VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 28 AVRIL 1914 NUMERO 50

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

LE DROIT DES MUNICIPALITES

La première réforme que nécessite une lutte efficace contre l'intempérance dans cette province c'est la disparition de la commission des licences et l'accord aux municipalités du pouvoir de refuser ou d'accorder des permis de vente de boissons enivrantes.

Les contribuables doivent être maitres en leur demeure et ne point se faire imposer, dans l'intérêt de politiciens de bas étage, des débits d'alcool par des commissaires aussi ignorants de leurs besoins qu'ils le sont de ceux de la lune.

Une commission siégeant à Winnipeg avec juridiction sur toute la province est nécessairement inefficace. Elle le serait même limitée au seul territoire d'une ville. Car, toujours, c'est un pouvoir irresponsable et soustrait à tout contrôle des contribuables.

La Ligue du Sacré-Coeur de Saint-Boniface l'a compris et elle inaugure un pétitionnement en faveur du transfert aux municipalités du droit de refuser ou d'accorder les permis.

Cette pétition est adressée "aux honorables membres du conseil exécutif de la province du Manitoba" et se lit comme suit:

Les sousignés et contribuables de la Municipalité de........................exposent humblement:

1—Que l'abus des boissons enivrantes cause des ravages regrettables dans cette province, et qu'il est désirable de remédier autant que possible à de tels désordres:

2—Que dans chaque Municipalité les contribuables sont les mieux qualifiés à décider sur la nécessité d'une licence au milieu d'eux et sur les personnes qualifiées à tenir des débits de liqueurs quand la chose est jugée désirable:

3—Qu'à tous les ans les contribuables sont appelés à élire les membres qui doivent composer le Conseil Municipal et peuvent ainsi exercer un contrôle effectif sur leurs représentants municipaux.

C'est pourquoi les soussignés sont d'opinion que l'acte des licences devrait être amendé de manière à laisser au Conseil municipal le droit de décider si une licence doit être accordée ou non, dans les limites de leur Municipalité.

Nos lecteurs comprendront son importance. Nos gouvernants n'agissent que sur une pression de l'électorat. Il n'est dans les moeurs d'aucun de prendre les devants et de proposer une réforme quelconque. Toujours ils attendent que l'électorat la demande. Ce n'est que par l'ordre venu des électeurs qu'ils se décident à agir.

* * *

Nos lecteurs de Sainte-Agathe éprouveront peut-être une certaine surprise en apprenant que les municipalités ne sont pas libres d'accorder ou de refuser des permis de vente de liqueurs enivrantes. M. Lauzon, un rapport du *Manitoba* nous en assure, leur a affirmé que les municipalités possèdaient ce droit. Pour le moins M. Lauzon ignorait ce dont il parlait. Ce serait une excuse et, de sa part, très plausible.

DU CHRIST A TIBERE

Je n'ai pas à revenir sur ce fait divers de la "high life" parisienne: l'assassinat de Gaston Calmette par Madame Caillaux. L'un est mort, ses funérailles ont montré que toute la France, la vraie, était avec lui. C'est elle qui lui faisait cortège.

L'autre, la criminelle, expiera peut-être son crime de la main des hommes, elle ne saurait échapper à celle de Dieu.

"Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,

Ma fille......"

Ce que je voudrais dégager de ce crime retentissant

—C'est la quasi fatalité qui pèse sur ces détraqués, ces nevrosés.

—Ce sont les vrais responsables de ces heures tragiques et bestiales.

Où sont-ils donc les responsables?

Les vrais responsables ce sont les éducateurs, les parents d'abord et parce que tout homme est tôt ou tard plus ou moins éducateur, c'est la société ensuite.

Oh je ne le sais que trop:

—"Mais cette enfant ne les a pas connu ses parents;

—"Mais c'est un fille du ruisseau."

—"Mais celui-là n'a été élevé que par l'Assistance publique;

Je le sais. Si cette constatation dégage la responsabilité des parents, je doute qu'elle dégage beaucoup celle de la société. Aussi bien, ceux-là—une minorité Dieu merci—excusables dans leurs errements ne font que confirmer cette loi providentielle: c'est qu'il faut à l'âme humaine comme au corps humain encore jeune un être vigilant et bon qui servent d'éducateur.

A l'un la vie toujours plus forte, l'endurance, la virilité et la grâce.

A l'autre le chemin du devoir, la montée du sacrifice, la croyance simple et forte, l'amour qui fait gravir toutes les montées jusqu'à et y compris la montée du Calvaire.

Dispenser ceci ou cela à celui-ci ou à celle-là, mères chrétiennes c'est là votre rôle. Il est beau, il est sublime, ne le laissez pas à d'autres.

L'âme humaine est comme une épée, elle a besoin, elle doit être trempée au début de sa carrière. Plus tard, sur les champs de bataille de la vie, elle vaudra, elle sonnera ce qu'aura été cette trempe première.

Qui ne le sait, il n'est pas de meilleure trempe que la trempe chrétienne; c'est la seule.

Les jours passent, les événements croulent autour de nous et souvent nous sommes étonnés des tonnerres et des éclairs qui nous environnent.

Dans ce grand chaos n'avons-nous pas tous—grands et petits—chefs et soldats, nos responsabilités, nos devoirs?

Si ceux qui nous côtoyens ne sont pas meilleurs, si autour de nous, si parmi nos fils, nos filles, il n'est pas plus d'âmes d'élite à qui la faute?

Homme puissant, tu as fait un beau rêve; pour cet enfant je conquèrerai l'or, as-tu dit, oui de l'or, beaucoup d'or." Sombre conquérant ainsi sans doute, as-tu fait. Mais halte là... donne donc à cette petite âme beaucoup plus et beaucoup mieux: donne lui le bonheur.

Se sacrifier, voilà le bonheur.

Apprends à ton enfant le sacrifice; c'est bien plus, crois moi, que tout l'or du monde.

Mais qui qeu nous soyons... nous portons les responsabilités de notre époque, de notre société; qui que nous soyons, faisant partie de la société, nous en sommes l'élève sans doute, mais plus souvent encore en devons-nous être l'éducateur.

Nul acte posé n'est chose indifférente. Il porte un germe bon ou mauvais qui va lever au coeur de ceux qui nous entourent. N'est-il donc pas de toute nécessité de savoir notre credo, apprendre ce credo aux générations qui montent.

La vie dit-on est un grand livre; eh oui, que l'on écrit souvent avec des larmes, parfois avec son sang.

Ce livre, qu'il soit donc ouvert à tous noblement, loyalement. Que son texte soit bien toujours notre foi en action. Vive son credo; et que l'écrivain, de son bras d'apôtre ou d'homme du monde ou d'humble artisan ressemble donc en sa tâche patiente à nos imagiers d'antan, qui sur le velin comme un reflet de leurs âmes traçaient de saintes figures.

Sans quoi, où va la société? Au paganisme, au plaisir, au meurtre, le pied souillé de boue et de sang.

Ce ne sont pas des mots, mais des faits, et non plus une histoire à écrire mais l'histoire d'hier. La vie de presque tous les grands criminels semble bien être l'incessant rappel de cette vérité.

—Un grand bandit était, en l'an de grâce 1755, roué vif à Valence (France). Il s'appelait Mandrin.

Ce nom, à l'heure actuelle, sous les chaumes du vieux pays, suffit le soir à faire trembler les petits.

Sans être un monstre, cet homme fit preuve des plus brillantes qualités. Il n'eut que deux torts: celui d'employer ces qualités au service d'une triste cause, et cela en marge de toute loi (il était bandit de grandes routes): et celui de n'avoir pas rencontré sur son chemin un être de tendresse et d'amour pour lui montrer la vraie gloire, la vraie grandeur.

On peut dire que Mandrin ne connut le prêtre qu'à l'heure du supplice, mais des lois il fut d'une édification d'un exemple admirable et plus d'une larme coulèrent à la vue de tant de résignation et de piété.

Presque à la même époque Marie Madeleine d'Aubray, princesse de Brinvilliers, était exécutée à Paris. Une vraie Lucrèce Borgia celle-ci, puisqu'il est à peu près prouvé que Lucrèce Borgia n'a jamais empoisonnée que dans la légende.

La princesse de Brinvilliers n'attendit pas la légende et comme elle y allait en personne décidée, père, frères, parents, amis... et ennemis y passèrent. Aux horreurs de l'assassinat s'ajoutèrent celle de l'idolatrie, du sacrilège, de la sorcellerie. C'est alors que se disait les messes noires... On est moins heureux dans le crime, on ne descend pas plus bas. Du moins, nulle imagination n'a encore en fait de fiction atteint ces réalités. C'était cependant au grand siècle dans tout l'épanouissement de la Cour la plus civilisée.

Je n'exagère donc pas en traitant "la Brinvilliers" de fieffée coquine. Mais qui donc a su approcher cette âme, qui donc a su y jeter la bonne semence? Nul.

Si au lieu d'une éducation religieuse entièrement négligée, disent ses historiens, on l'eut confiée dès l'abord à un saint comme ce Père Pirot, son premier et dernier confesseur peut-être, eussions-nous eu une mort moins édifiante, à coup sûr une mort moins terrible.

En quelques instants cet homme de Dieu a fait pénétrer la grâce dans cette pauvre âme. L'arrogante et orgueilleuse inculpée devient l'humble et douce pénitente, qui comprend son crime, sa vie; qui comprend le sublime de l'expiation et meurt en bénissant son bourreau, ses souffrances, transfigurée de joie.

Les morts sont admirables, mais ces vies font pleurer. Elles font pleurer parcequ'elles auraient pu être toutes autres, si belles, si bonnes. Parce que les défauts qui ont fait de ces natures des natures de "brigands" n'étaient que les défauts d'admirables qualités qui eussent pu en faire des natures d'élites et de saints.

A l'heure où sur le Calvaire agonisait, couronné d'épines, l'Homme Dieu, l'Homme d'obéissance et d'immolation, l'Homme de tous les renoncements, et que pour la première fois le sinistre gibet se levait sur les mondes passés et futurs, insigne de régénération de sacrifice; à cette heure, Rome la païenne, couronnée de roses, dansait dans l'affolante ivresse des plaisirs coupables au son des mandolines sous ces cieux toujours bleus du Latium, qui donnent aux êtres une telle vie qu'ils semblent devoir toujours durer, bien des orgies se finissaient dans le sang et l'écroulement des ancestrales familles ne faisait que précéder l'écrouiement des empires...

Que notre société, que l'homme le veuillent ou non, c'est vers l'une ou l'autre de ces visions qu'ils doivent marcher.

Le gibet étend toujours ses bras, le veau d'or est toujours debout.

Homme qui passes, choisis: couronne d'épines ou couronne de roses...?

Bernard de Malglaive.

La lumière vient de Dieu aux astres et des astres à nous.

* * *

Le plaisir qu'on éprouve à être juste contre soi-même vient d'un retour à l'ordre par la vérité.

MAUVAISES LECTURES

La Cour d'Appel a cassé le jugement du magistrat Turenne condamnant le propriétaire de la Librairie Moderne, David Peyrot, à payer une amende de $200 pour vente de livres immoraux. Les albums et les livres en cause sont nettement immoraux, de l'aveu même des juges de la Cour d'Appel, mais la poursuite n'a pas prouvé que ces albums et ces livres ont été offerts en vente. D'où la décision du tribunal supérieur.

Cette histoire de mauvais livres a déjà fait verser beaucoup d'encre, surtout dans les colonnes du *Free Press*. Nous avons du intervenir et pour nos lecteurs rétablir les faits. C'était à l'Eglise Catholique que s'en prenaient les nombreux protestataires dont le *Free Press* hospitalisait la prose. Elle se serait, dans cette affaire, attaqué à la liberté des citoyens. Nous avons démontré qu'ils ignoraient tout, absolument tout, de cette cause, que c'était le devoir de tout honnête homme, de tout bon citoyen de combattre l'immoralité.

Notre confrère protestant *The Stateman*, dans son numéro du 23 avril dernier, nous donne raison et venge notre clergé des accusations portées contre lui par les correspondants du *Free Press*.

"Il ne s'agissait aucunement, dit-il, d'ingérence ecclésiastique indue, de doctrine religieuse ou de puritanisme mais d'une simple question de décence et de droit commun. Les livres étaient immoraux à leur face même et les juges qui ont annulé la condamnation appuyèrent sur leur immoralité.

"Si un prêtre catholique se dévoue à poursuivre le violateur de la loi et à protéger le public, son acte le recommande et il a droit aux louanges de tous les bons citoyens. Le magistrat de police Turenne n'a pas mal agi en condamnant sévèrement un homme qui, dans le but de gagner quelques sous, empoisonnerait l'âme de la jeunesse et il est regrettable qu'une erreur de procédure ne permette pas à la justice de suivre son cours."

CONTRE LA BUVETTE

La province de Québec poursuit toujours sa lutte contre la buvette. Petit à petit, elle s'empare d'une des positions de l'alcool.

Vendredi, entreront en vigueur les derniers amendements à la loi des licences. Ils comportent l'ouverture des buvettes à 7.30 le matin au lieu de 7.00, soit une demie-heure après le début du travail dans les usines. On augure beaucoup de bien de cette réforme qui supprimera le "petit coup" avant la journée de travail. Les buvettes, toujours d'après les derniers amendements, devront fermer les jours de fête du Dominion et du Travail.

Le premier mai 1915, d'autres amendements seront automatiquement mis en vigueur. C'est la substitution des tables et chaises dans les buvettes au comptoir et la séparation complète des épiceries et des magasins de liqueurs.

QUESTIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

M. Alphonse Gagnon vient de donner à la littérature canadienne, sous le titre de "Questions d'hier et d'aujourd'hui" plusieurs études sur des sujets d'actualité. Certaines ont déjà paru dans la *Revue Canadienne* mais elles méritent d'être relues.

M. Alphonse Gagnon est un de nos bons ouvriers littéraires et l'un des plus sérieux. Il a touché un peu de tout; nouvelles, récits, études sociales, études archéologiques. En 1908, il a publié sur l'Amérique précolombienne et l'origine de sa civilisation un essai très remarqué.

Ce nouveau livre de M. Gagnon est édité par la maison Desclée, De Brouwer et Cie, de Lille, Paris, Bruges et Rome. Il est en vente au prix de 75 sous chez les principaux libraires de Montréal et de Québec et chez l'auteur, 87 rue Berthelot, Québec.

EN MARGE DES DEPECHES

Les Etats-Unis viennent de se saisir, presque sans opposition, de Vera Cruz, important port mexicain. Ce sera peut-être le début d'une longue et féroce guerre.

Nos journaux quotidiens pullulent de dépêches indigestes et présentées à leurs lecteurs sans le moindre ordre et avec nul autre souci que celui de piquer leur curiosité.

Des origines, des causes de l'état anarchique qui règne depuis la chute de Porfirio Diaz dans la république mexicaine, pas le moindre mot. Et cela se comprend. Les Américains tiennent sous leur main toutes les sources d'informations. Laisser sortir du puits la vérité, la vérité toute nue, jetterait plutôt une pénible et peu honorable clarté sur les basses intrigues dont est faite leur attitude vis à vis du Mexique.

* * *

Le Mexique est la terre classique des révolutions. Depuis la disparition de la domination espagnole, les pouvoirs s'y sont succédé avec une rapidité foudroyante. En moins d'un siècle le Mexique a mis à son actif plus de révolutions, de changements de gouvernements que n'en peuvent réclamer même les plus vieilles puissances. Le courage et l'énergie de Porfirio Diaz mirent fin à cette triste situation et depuis vingt ans la paix régnait. Fabuleusement doté par Dieu, le pays s'ouvrait à la prospérité. Les capitaux de l'Europe et des Etats-Unis y affluaient. La finance américaine obtenait de Diaz presque toutes les garanties qu'elle désirait. Un jour le vieux président trouva que les américains se montraient trop exigeants et refusa de leur accorder de nouveaux privilèges. Mécontents, les américains décidèrent de le culbuter et de lui substituer Madero dont ils espéraient se faire une créature. Tiré de la prison, Madero, du territoire américain, fomenta la révolte au Mexique. Maître du pouvoir, il accorda force faveurs et privilèges à ses amis qui en retour le protégeaient de toutes manières, violant même jusqu'au besoin la correspondance particulière. Sa chute puis sa mort furent une surprise pour les Etats-Unis. Et l'on comprend qu'ils refusèrent de reconnaître le pouvoir de Huerta. Ce dernier incarnait le sentiment anti-américain, le sentiment national. Villa et tous les bandits du même accabit qui foisonnent au Mexique et refusent de reconnaître le gouvernement de Huerta purent donc s'approvisionner d'armes aux Etats-Unis et semer, avec la complicité non avouée des Américains, la dévastation dans tout le pays. Les Américains allèrent même jusqu'à projeter la nuit, comme cela se vit à Guyanas, les réflecteurs de leur navire ancré au port, pour aider les rebelles dans leur attaque. Et le pacifiste président Wilson enleva l'embargo sur les armes que le président Taft avait établi il y a deux ans.

* * *

Les Américains se sont emparé de Vera Cruz mais n'osent aller plus loin, se gardant de dépasser un rayon de vingt milles. Huerta ne cède pas et semble prêt à une lutte finale. Perspective qui ne sourie pas à nos puissants voisins.

Nul doute que la guerre avec l' tranger ralliera tous les mexicains sous un seul drapeau. Dans une telle alternative, il faudra aux Américains 300,000 hommes et dix ans de lutte pour conquérir ce pays. Et encore? Qu'on se souvienne de l'héroïque résistance opposée à la Grande Bretagne par les minuscules républiques du Transvaal et de l'Orange. Et le Napoléon qui tenta d'asservir l'Espagne, amoindrie par de nombreux désastres, mais y dépensa vainement le meilleur de ses forces, était-il inférieur aux généraux de l'armée américaine?

L'air est sonore, et le son de l'air lancé, vibré, configuré, articulé.

* * *

L'agriculture produit le bon sens, et un bon sens d'une nature excellente.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

CONSEILS AUX MERES DE FAMILLE (*Suite*)

Ce qu'est le "Rythme" en musique

Le rythme est la qualité maîtresse de la musique; qualité reconnue et cultivée par les êtres les moins civilisés, puisque les "sauvages" accompagnent leurs danses et leurs chants par des battements sur la membrane du tambourin ou simplement avec les paumes des mains frappées l'une contre l'autre.

Cependant, loin d'être apprécié comme il le devrait être, le Rythme est, la plupart du temps, relegué au second plan dans l'interprétation musicale.

Combien entendons-nous d'enfants qui, jouant assez correctement les (notes) de leur morceau n'observent point le mouvement, la mesure, et moins encore cette (accentuation rythmique) qui, seule, donne un caractère (vivant) à l'oeuvre interprétée?

Et pourtant, si l'on y réfléchissait, on pourrait facilement se rendre compte de la nécessité du Rythme.

Nos enfants, que l'on commence heureusement à instruire dans les sciences naturelles comprendront aisément la nécessité de rythmer les morceaux qu'ils jouent ou chantent, si nous leur faisons remarquer l'importance vitale du rythme.

Pour cela essayons une leçon de choses rythmique.

Appuyons la menote de notre petit musicien sur sa poitrine.

Que sent-il?

Les battements de son coeur.

C'est là un rythme et un rythme "vital" s'il en est.

De même l'enfant peut observer le rythme de la respiration en contemplant notre "tout petit" endormi dans son berceau.

Qu'il convoite un objet, qu'une émotion le saisisse (et l'on sait que celles-ci sont fréquentes chez l'enfant!) ces rythmes, réguliers à l'ordinaire, vont se modifier.

D'égaux qu'ils étaient, les voici inégaux, précipités, fiévreux.

Profitons de la circonstance pour lui faire remarquer toutes ces modifications.

La promenade va nous fournir encore de nombreux exemples. Ce seront:

Le pas des promeneurs (très caractéristique pour chaque individu), le trot, le galop des chevaux; un train, une automobile passant sur la route, etc.

L'enfant se rendra promptement compte que tout ce qui "vit" ou se "meut" crée des "formules rythmiques".

Il sera utile de lui faire reproduire ces formules rythmiques, puis on lui démontrera que, s'il veut donner une "couleur" un caractère "vivant" à ce qu'il interprète, il doit aussi "rythmer" c'est-à-dire non seulement observer le mouvement et la mesure mais encore "accentuer" aux bons endroits.

Je pense que quelques-unes de mes lectrices trouveront que c'est sortir de la question musicale que d'annalyser les battements du coeur, et peut-être même insensé d'aller chercher la "mesure" ou le "rythme" dans le galop d'un cheval. Mais je les prie de bien vouloir examiner un peu plus soigneusement la question et je suis bien persuadé qu'elles découvriront alors, qu'entre les vulgaires bruits de la rue et la musique proprement dite, il n'y a pas si loin qu'il peut paraître tout d'abord.

Plusieurs grands compositeurs modernes (et non des moins fameux) vont même encore plus loin et ont créé quelques oeuvres de musique dite "imitative" dans laquelle ils s'attachent principalement à copier et reproduire les bruits de la nature tels que la tempête, la pluie, le vent, l'ouragan, la guerre, etc., etc. Un certain nombre de ces oeuvres portent purement et simplement le nom de l'initiation qu'elles prétendent reproduire et il est bien évident pour ceux qui essayent de les interpréter que la mélodie a réellement fait place à un essai d'imitation de la nature.

J'admets fort bien qu'il est quelque peu prétentieux de vouloir imiter avec des notes musicales (ou prétendues telles) le bruit, l'effet de l'eau qui tombe, ou de tout autre du même genre et il faut évidemment une bonne dose de bon vouloir et de complaisance de la part de n'importe quel auditeur pour être totalement "illusionné". Cependant il existe un opéra assez connu, quoique depuis peu d'années peut-être, dans lequel on entend pendant tout un acte les cris des marchands des "quatre saisons" de Paris, se croisant, s'entrechoquant et j'ose dire que l'effet en est très joli et incontestablement musical.

Les compositions auxquelles je fais allusion sont, pour la plupart inconnues dans l'Ouest Canadien, car leur interprétation exige un orchestre symphonique de soixante-dix à cent musiciens et nous ne sommes pas encore favorisés d'une institution de ce genre ni de cette importance.

(*A suivre*)

Robert Gens,

Professeur de violon, Saint-Boniface.

LE FRANCAIS AU LE FRANCAIS AU NOUVEAU BRUNSWICK

Fredericton, N. B., 22.—Les dépêches vous ont rapporté l'autre jour qu'à la Chambre M. Dugal a proposé la motion dont il avait donné avis à l'effet que le premier ministre M. Fleming a extorqué $100,000 des locataires de terres de la couronne au moyen de chantage.

Mais ce que le télégraphe n'a pas transmis, c'est que M. Dugal a provoqué un incident en voulant et en réussissant à parler en français. Voici les faits:

M. Dugal avait d'abord demandé à l'orateur s'il lui serait permis de parler français. Celui-ci après s'être consulté avec le chef de la droite répondit que cela ne pourrait lui être permis.

M. Dugal reprit donc son siège, mais M. Stewart, de Northumberland, commença l'un des plus éloqents plaidoyers qui aient été entendus dans cette enceinte pour demander que M. Dugal ait le droit de s'exprimer dans sa langue.

Il n'est pas illégal, dit-il, qu'un député parle français et il ne serait que juste d'établir pareil précédent. La race française a, la première, chassé la barbarie de ce pays. Ce sont les prêtres français qui l'ont évangélisé les premiers et les acadiens ont peuplé et civilisé le Nouveau Brunswick. Au nom des cent mille Acadiens du Nouveau-Brunswick, on doit donc laisser parler M. Dugal en français.

Le président de la Chambre se tournait vers le premier ministre intérimaire, M. Clarke, pour prendre conseil comme c'est son habitude, quand ce dernier déclara aux applaudissements de la droite et de la gauche qu'il n'avait pas la moindre objection à ce que M. Dugal parlât dans sa langue.

M. Dugal a alors continué son discours en français.

LE "BOYCOTTAGE"

Ulster aura été fécond en incidents comiques. Après la revue des rebelles pour le compte d'une compagnie de cinématographe, voici qu'on nous annonce le "boycottage des pasteurs. Oui, tout bonnement des pasteurs.

Les partisans du Home Rule ont donné le branle à cette tactique de guerre en parlant de boycotter l'Ulster. Les ulsteristes ont immédiatement pris les devants. Ne pouvant exercer un boycottage contre la finance homeruliste, ils se sont rejetés sur les protestants adversaires de l'Ulster et tout particulièrement sur les ministres protestants. De sorte que Belfast, tout particulièrement, jouit du spectacle de pasteurs protestants forcés à quitter leur poste parce qu'ils ne plaisent pas à messires les adversaires du Home Rule.

Devant un pauvre moribond qui les écoute avec inquiétude, deux médecins discourent de la maladie qui le tient cloué sur son lit.

Peu à peu la discussion s'échauffe:

—Je vous affirme, moi, que c'est la fièvre typhoïde.

—Jamais de la vie!

—Jamais! vous verrez à l'autopsie!...

Tête du malade!

LES CHARRETIERS

Nouvelle par Frédéric Mistral.

Vous ne vous en souvenez pas, vous autres qui êtes jeunes, d'il y a trente ou quarante ans, avant l'invention des chemins de fer! C'était le temps des charretiers, des rouliers, des cammionneurs, qui battaient les grandes routes et s'y croyaient seuls maîtres, faisant claquer leur fouet de Marseille à Paris et de Paris à Lille en Flandre.

Ah! il fallait voir ça, vers le pont de Bon-Pas ou à la Viste des Marseille, sur ce grand chemin de vingt-quatre pas de large, ces files serrées de charrettes chargées, de carrioles cachées, de haquets solidement cordés à la manivelle, ces rangées d'attelages superbes, équipages de trois, de quatre, de six bêtes, qui descendaient sur Marseille ou montaient vers Paris, charriant le blé, le vin, les sacs d'avoine, les ballots de morue, les barils d'anchois et les caisses de savon, "balin-balan", cahin-caha, et à la garde de Dieu, comme disaient alors les lettres de voiture.

Avec ça, quand ils traversaient un village, toute une vermine d'enfants se faisaient tirasser, pendus à la queue de la charrette, pendant que les autres criaient: "Derrière, derrière, charretier!"

* * *

De loin en loin, le long de la route, il y avait pour le dîner, pour le souper et le coucher, une auberge célèbre, avec sa belle hôtesse à face riante, avec sa grande cuisine et sa cheminée immense où le tourne-broche rôtissait des porcs tout entiers, son portail large ouvert, ses écuries vastes comme des églises, la mangeoire et le râtelier s'allongeant des deux côtés à perte de vue, et l'image en couleur de saint Eloi collée au mur. Ces cabarets s'appelaient la Corneille, Saint-Martin, le Lion-d'Or, le Cheval-Blanc, la Mule-Noire, le Chapeau-Rouge, la Belle-Hôtesse, le Grand-Logis, que sais-je, moi? Et il se parlait d'eux à cent lieues à l'entour.

De loin en loin, le long de la route, il y avait des bourreliers qui mettaient en montre un collier neuf: des charrons pour, au besoin, rebouter les roues; des maréchaux tout barbouillés de suie qui, pour enseigne, avaient un fer à cheval; de petites boutiques où pendaient, derrière la vitre, de la mèche de fouet en paquets et des couvercles de pipe; puis d'humbles buvettes qui avaient devant leurs portes une haute treille toute blanche de poussière pour abriter les charretiers venant boire leur sou d'eau-de-vie.

Tanguant du dos, réglant leur pas à l'allure des bêtes, saluant du fouet tout ce petit monde bien connu, les fameux charretiers marchaient l'air arrogant, une main aux guides et de l'autre le fouet, avec la blouse bleue, le pantalon de velours, le bonnet de couleur, la limousine au vent, les hautes guêtres aux jambes, tantôt criant: Hi! tantôt criant: Dia! tantôt criant: Urhaut! Et quand la route était luisante et que le voyage allait bien, et que les roues claquaient ferme, ils chantaient au pas des bêtes et au tintement des grelots la chanson des rouliers:

Un roulier qu'est ben monté,
Faut qu'il ait des roues
De six pouces à la Malborough,
Ca c'est à la mode,
Avec un essieu de dix pans,
Avec un petit bidet blanc,
Pour le gouvernage
De son équipage.

* * *

Comment ne vouliez-vous pas chanter? La lettre de voiture se payait bien, d'Arles à Lyon, sept livres par quintal; et franc de malheur, un charretier avec une couple de bêtes pouvait gagner un louis par jour. Aussi faisaient-ils les fiers, nos rouliers, sur les routes de France.

Ah! les bons gros chevaux! quels mulets, les gaillards bêtes! Limoniers, chevilliers, cordiers, harnaché à faire plaisir. Des franges aux muselières, des clochettes aux licous, aux bridons des houppes de toutes les couleurs. Les colliers, hauts comme des arches de pont, dressaient leurs chaperons pointus et les grandes cornes de leurs attelles soutenant les traits dans des anneaux de verre bleu. La laine des housses moutonnait sur l'échine des bêtes; les couvertures brodées avaient des chasse-mouches; dossières, ventrières, croupières, harnais, tout était brodé au contre-point et fignolé de main de maître... Comment n'auraient-ils pas chanté:

En arrivant à Lyon,
Ils nous cherchent noise
Et nous font passer dessus
Le pont à bascule.
Tout ça, voyez-vous, c'est des gens
Qui n'en veulent qu'à l'argent
Pour faire des dentelles
A leurs demoiselles.

De Marseille à Lyon, les charretiers marchaient à la gauche de leurs chevaux ou, pour parler comme eux, à "dia" et "de la main", parce que, de ce temps-là, on tenait les traits du côté gauche des bêtes: ils appelaient "hors la main" l'autre côté de l'attelage.

Mais l'usage de Provence ne dépassait pas Lyon. A Lyon, le climat, le parler, tout changeait. Il fallait donc changer de main et tenir les guides à la droite. Alors la pluie venait, une pluie noire qui n'en finissait plus, et la boue, les ornières où il fallait "cartayer" si vous ne vouliez pas vous perdre. Puis les basculeurs des octrois qui vous cherchaient des affaires en faisant exprès de parler français... Alors il y en avait, des mauvaises paroles, des "Tonnerre", des "Sacrebleu"! Ils juraient, ils reniaient Dieu comme de vrais charretiers.—"Hue, Noirot! hue, Robin! hue donc, carcan! Arri, vieille haridelle! Ah! monstre de brigand, la charrette est embourbée." Mais les renforts venaient: on doublait, on triplait l'attelage, et, l'épaule à la roue, on dépêtrait la charrette.

L'auberge... Au bruit des coups de fouet, l'hôtesse, la chambrière et le valet d'écurie, la lanterne à la main, sortaient au-devant du charretier tout crotté. L'équipage rentré, dételé, les mangeoires bien garnies, vite à la soupe! La bénédiction de Dieu! Avec trente sous par tête on faisait sur les routes des repas à crever. Les charretiers mangeaient, les coudes sur la table, ayant devant eux une belle négresse de neuf pintes, luisante et rebondie: et, quand ils avaient bu, ils jetaient par dessus l'épaule la dernière goutte du gobelet. Au milieu du repas, ils se levaient, c'était l'usage, pour aller faire boire leurs bêtes et leur donner l'avoine, puis revenaient se mettre à table pour le rôti. A nous deux, collègue!... Et vous ne vouliez pas qu'ils chantent:

Le matin, à son lever,
La soupe au fromage:
C'est ça un friand manger
Qui aime le laitage!
Puis, pour bien s'ouvrir les yeux,
Un verre de ratafia,
Et le long de la route
On boira encore la goutte.
Ils appelaient ça "tuer le ver".

Et donc, le matin venu, ils battaient la pierre à feu, allumaient le brûle-gueule, passaient leur main rude sous le fin menton de l'acorte chambrière attendant l'étrenne au pas de la porte, donnaient un tour à la manivelle pour serrer le chargement, et zou! les voilà encore en route. Maintenant, s'il faut tout dire, la journée sur le grand chemin n'allait pas toujours comme on voulait:—sans compter les fondrières où l'on se crottait jusqu'au moyeu, les rampes éreintantes à merci de harnais, les descendes à la mécanique, les rais de la roue, les essieux qui éclataient, les gendarmes à moustaches guignant la plaque des charretiers endormis et dressant leurs sacrés "verbaux": des fois, pour épargner ou gagner du chemin, il fallait brûler l'étape, passer devant l'auberge et manquer la soupe.

D'autres fois, deux charretiers têtus comme leurs mulets se rencontraient sur la voie: "Coupe, toi! coupe, moi! tu veux pas couper, capon?" Zou, sur le museau du limonier un coup de fouet qui l'aveuglait et bousculait la charrette comme un tas de pierres. Alors on empoignait le pied de la ridelle, ou le garrot en bois d'yeuse, et il y avait sur la route des batailles effroyables où l'on vous décervelait un homme d'un seul coup de billot.

Pourtant, pour la règle du chemin, un vieil usage respecté de tous faisait loi: le charretier dont la bête de devant avait les quatre pieds blancs, à la montée comme à la descente, gardait de droit le haut du pavé, et de là le proverbe: "Qui a les quatre pieds blancs peut passer partout." A la fin les charretiers arrivaient à Paris et allaient remiser à la Grand'Pinte, quartier si populeux, disait mon père-grand, qu'avec un coup de sifflet le gouvernement, quand il veut, peut y lever cent mille hommes.

En arrivant à Paris,
De nouveaux usages:
Des tailloles il n'y en a plus,
C'est tout culottes à bretelles,
Tout ça, c'est des gens du Nord
Qui attellent à l'envers
Et font tout au beurre...

* * *

Mais en entrant au grand village, ah! c'est là qu'ils s'appliquaient à bien faire claquer leurs fouets! Clic! clac! clac! une pétarade, un cliquetis de détonations.

—Allons, disaient les Parisiens en bouchant des deux mains leurs oreilles qui sifflaient, les Provençaux arrivent! Marche donc, tron de l'air, as-tu peur que terre te manque?

Il faut dire que dans ce temps, pour faire sonner les fouets, nos rouliers de Provence étaient les flambeaux du monde. Mangecar de Taracon, dans l'affaire d'une lieue, usait quatre livres de corde fine: l'Ortolan de Maillane, rien que d'un coup de fouet, mouchait une chandelle sans l'éteindre: le Niéret de Château-Renard vous débouchait une bouteille sans en perdre une goutte: enfin le gros Charlon de la Pierre-Plantade, on dit qu'avec un bout de mèche fine il déferrait un mulet de quatre pieds. Aussi, quand les rouliers avaient déposé leur chargement, serré l'argent dans leur ceinture de cuir, rechargé pour Marseille et fait une tournée dans le Palais-Royal, ils entonnaient gaiement ce dernier couplet:

Té, garçon, voilà pour toi,
Attelle en cheville!
Mais l'hôtesse a répondu:
Moi qui suis "zolie",
Moi que te fais tant de bien,
Tu me donnes donc jamais rien?
Fais-moi une caresse,
Je serai soulagée.

* * *

Et ils mettaient les colliers, et ils attelaient en cheville. Là-dessus, dans vingt jours, vingt-deux, vingt-quatre, au tin-tin de leurs sonnailles, ils retournaient en Provence... Et alors à la veillée, l'hiver, en voulez-vous des contes et des vanteries et des mensonges gros comme le mont Ventour! L'un, en voyageant la nuit, avait vu briller le feu Saint-Elme, et la flamme fantastique était restée sur sa charrette peut-être deux heures de chemin. Un autre avait trouvé sur la route une valise qui pesait!... Il devait y avoir dedans, le moins, cent mille francs! Mais un cavalier masqué était venu à bride abattue et l'avait réclamée, cette valise, au moment où notre homme la ramassait pour la jeter sur le brancard.

Un autre avait été arrêté; heureusement pour lui qu'il avait lié ses louis d'or dans le boudin de son catogan,—ils avaient le catogan, dans ce temps-là,—et les voleurs avec leurs barbasses, leurs "estylets" et leurs pistolets doubles, eurent beau fouiller et retourner le caisson, ils n'y trouvèrent que le flasque d'osier. Un autre avait couché au pays des Poulacres, qui ne sont pas chrétiens quand ils naissent. Un autre avait passé au pays des pelles de bois:

—Il y en a, disait-il, qui se figurent que les pelles de bois se font comme les sabots ou comme les cuillers, en affûtant un morceau de bois, mais ça, c'est de la blague! Les pelles de bois qui servent a remuer le blé, viennent sur les arbres toutes faites, comme ici les amandes et les caroubes. Quand nous y passâmes, Messieurs, la récolte était rentrée et nous ne les pûmes voir. Mais nous nous sommes laissé dire par les gens de l'endroit que quand les pelles de bois sont sur les arbres, qu'elles vont être mûres et que le mistral souffle, elles vous font un tintamar à se croire à Ténèbres pendant la semaine sainte.

Un autre affirmait qu'il avait vu à Paris, une belle princesse qui avait un groin de cochon; ses parents la promenaient d'une grande ville à l'autre et la faisaient voir, la pauvre! à la lanterne magique et promettaient des millions à celui qui l'épouserait.

—Sacré coquin de goy! disait le vieux Babache, tout ça, c'est assez et tout çà ce n'est rien. Ce qui m'a le plus surpris, le plus épaté à Paris, voulez-vous que je vous le dise? Ici, dans nos endroits, si quelqu'un parle français, c'est des gens qui ont étudié, des messieurs, des avocats, des commissaires de police qui ont passé peut-être dix ans et même plus dans les écoles: mais là-haut, nom d'un sort! tous savent le français. Vous voyez des gamins qui n'ont pas encore sept ans, des enfants pas plus hauts que ça et qui parlent français comme de grandes personnes... Ze sait pas comme diable ils font!

(Traduit par Alphonse Daudet.)

LE CHAUVE

Deux messieurs se jettent sur un canapé et appuient leurs têtes sur le dossier.

La maîtresse de la maison s'écrie:

—Ne vous appuyez pas sur ce meuble: il n'y a pas de housse!

—Oh! ne craignez rien, dit l'un des visiteurs, je ne mets jamais de pommade.

—Et moi, dit l'autre, qui était chauve comme un genou, je ne mets jamais... de cheveux.

* * *

Effrayé de son embonpoint précoce, un de nos peintres les plus distingués montait à cheval, depuis deux mois, dans le but de se faire maigrir.

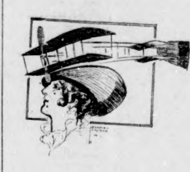
S'étant pesé, il a constaté qui avait..., engraissé de deux kilos! C'est son cheval qui avait maigri de trente livres.

Cette découverte a été pour lui un trait de lumière; dorénavan' c'est lui qui portera son cheval.

LES CARICATURES ET LA MODE

Les dernières excentricités de la mode ont suggéré à un caricaturiste les curieux "dessins qui suivent.













COMMENT SE BATTENT LES SOLDATS FRANCAIS

Un bel exemple de bravoure de la part des troupes coloniales.

Dans quels bouges et dans quelles misères avait-il usé les coudes de son frac et les genoux de ses pantalons?

D'où venait-il?

Malgré ses cheveux gris, on l'accepta parmi les rengagés, et, après avoir chevronné ses manches de trois larges bandes rouges, on lui fit une place autour de la gamelle commune.

Rien ne transperça de sa vie passée; mais ses gestes avaient des délicatesses naturelles; sa figure avait parfois comme de radieuses expressions d'intelligence; sa tête se relevait haute et ferme sous le képi lanterné, et ses yeux toisaient par moments, comme s'ils s'étaient tout d'un coup souvenus d'avoir autrefois "commandé", par le seul fait de leur fixité hautaine.

Un aristocrate alors?

Pas possible! En temps normal, son visage était dur, sa voix était rauque et ses phrases, lorsqu'il parlait, heurtés de jurons terribles, ou de réflexions brutales, comme des claques.

Un gueux?

Qui était-il?—Mystère!

* * *

Un matin, loin, dans la brousse africaine, les échos des palmeraies s'effarèrent d'être réveillés à coups de fusil et les sentes indigènes s'animèrent du serpentement des colonnes sur qui tombait le coup de massue du soleil abrutissant et des fièvres mortelles... De-ci de-là, les doigts crispés, les jambes en arc, le casque rabattu derrière la tête et retenu par la jugulaire sous le visage grimaçant, un homme s'écroulait.

La colonne fut massacrée. Dans un galop les Touareg rafflèrent les têtes qui restaient. La France demanda des volontaires pour se faire tuer, comme les autres. Il y en eut trop, on choisit, et "l'Ancien" se trouva de la fête.

Une colonne nouvelle repartit à travers les marais dont la vase engluait les jambes et, après quelques chocs sans importance où les Touareg s'étaient brisés contre "la Coloniale" toujours en garde, pourtant, une charge terrible s'abattit, en trombe, sans crier gare, sans relever la tête des cavaliers sous la sonnerie de vertige des clairons ou des trompes.

Et le vieux lutta comme un Titan. Un coup de sabre en pleine figure l'abattit.

Les lourds tourbillons de la fumée de la poudre de traite l'enveloppèrent, et leurs odeurs âcres, grisantes, comme un verre de rhum puissant, le firent se relever sur les genoux.

La bataille hurlait: autour de lui, les camarades fonçaient tête basse, baïonnettes en avant, et, brusquement, au-dessus de la fumée aux volutes pesantes, ils virent se dresser à demi, un être au visage dégouttant de sang, casqué de cheveux gris, qui paraissaient presque blancs au-dessus de ce masque rouge, un être, qui, la bouche ouverte dans un rire de bonheur, les applaudissait de toutes ses forces.

* * *

Il revint en France convalescent, une médaille sur la poitrine, quelques mèches un peu plus grises autour des tempes!

—Convalescent!

La convalescence! Le temps où l'on vous gâte: le temps où les nerfs se détendent; ou les forces reviennent; où l'on retrouve la bonne odeur de la soupe du foyer depuis longtemps quitté...

Quand on en a pas, le régiment vous recueille, mais, malgré tout ce qu'il peut offrir, l'âme ne se réchauffe pas au creux des caresses naïves.

"L'ancien" eut une larme et, tristement, se résigna. Des jours éperdument longs passèrent, et, dans son cerveau peuplé du souvenir des brousses lointaines, martelé du coup sec des pistolétades, déchiré par le strident appel des charges ou des dianes, la hantise du départ grandit.

* * *

Au début de l'été la révolte fit soudain éclater ses coups de gongs en Extrême-Orient. Les Jaunes se levaient en masse, et, dans un élan endiablé, précipitaient les hordes de leurs "Pavillons-Noirs" et de leurs "Boxers" contre les légations épouvantées.

On se battait, un contre cent.

La France fit un appel! La "Coloniale" frémissante se leva tout entière. Les hommes rugirent, les poitrines offertes, les mains levées. On choisit: le "vieux" fut encore de la fête, il sourit et sa neurasthénie mourut...

La bataille se déchaîna.

A perte de vue les rizières ondulaient avec un bruit joyeux de marée montante: et, le long des palétuviers aux racines torses, des hommes accroudis attendaient!

Loin, sur l'horizon, du côté où des maisons découpaient les pointes de sabot de leurs toits sombres, des fumées paraissaient, et... peu après, un obus passait en ronflant comme une toupie folle...

Dans un coin des canons de montagne hurlaient comme des boulesdogues rageurs... Les hommes des palétuviers s'engagèrent sur les chaussées des rizières; des coups de fusil crépitèrent, le "rran" de crécelle des rafales leur succéda, et, brusquement le bruit devient tumulte...

"Les Chinois!

—Les Chinois!"

Moment terrible, la mêlée est à son paroxysme: les canons culbutés sont entourés par la horde grouillante des Jaunes aux faces simiesques.

"Les pièces sont prises! Sauvez les pièces!"

Déjà deux canons roulent sur le bas côté des rizières. Encore celui de "l'ancien" est à son poste derrière un bosquet, la gueule menaçante...

Aoutour de lui, les servants roulent, les lèvres crispées, de la mousse aux commissures. Seul, "l'ancien" se démène, herculéen..

"Prendre ma pièce... Attends!..."

Un souvenir des rares instructions qu'il écouta sur la façon de faire sauter une pièce lui revient, miracle du sang-froid!

"La gargousse, puis l'obus le culot en arrière; la bouche bourrée de terre!... on n'a qu'à tirer, le canon saute... et l'homme aussi..."

"Le canon! c'est l'essentiel! L'homme? Y pense-t-il... En un clin d'oeil la besogne est faite...

Les Chinois se pressent, ardents, victorieux...

"Attends voir!"

"L'ancien" recule de deux pas en arrière, se fend de la jambe gauche, la main droite allongée sur le cordon du tire-feu, légèrement tendu, comme au peloton... Les coups de feu se succèdent; il ressent un choc brusque à l'épaule.

"Touché! Attention, les mal blanchis!"

Les "mal blanchis" veulent le canon pour le trophée, l'homme vivant pour le supplice...

"Vrrran!"

Un éclair...! des jambes en l'air! des poitrines enfoncées! et partout des hurlements d'effroi!

Le vieux, étalé sur le dos, se relève, un bras emporté: l'autre guère mieux traité, la main en est déchiquetée comme une savate...

Les camarades, un instant surpris, se relancent tête basse: les Pavillons-Noirs, culbutés, disparaissent dans les rizières dont l'ondulation s'accentue.

"Zut! je peux plus vous applaudir..."

La charge! il voudrait marcher, courir avec les autres, mais ses jambes flageollent; sa tête est vide...

Des canonniers, qui ont "compris" le geste de tout à l'heure, se précipitent et veulent le retenir.

La voix stridente des trompettes domine les coups de feu!

On crie:

"Un infirmier! Un infirmier!

—J'en veux pas!"

"Je veux me battre!

—Mais avec quoi, tu n'as plus de mains?

—Mais bon sang, il me reste des dents pour mordre!"

Jean Renaud.

A un mari qui demande des nouvelles de sa femme gravement malade:

—On craint de la sauver!

* * *

Un camelot a étalé sa petite pacotille sur le trottoir.

Passe, à fond de train, un omnibus qui éclabousse et couvre entièrement d'une boue noirâtre toutes les marchandises du pauvre diable.

Celui-ci gaiement:

—Maintenant, je puis fermer boutique; tout est tacheté.

A QUOI SERT LA CAUTION?

La caution sert à garantir d'une chose.

Alors, lorsque nous prenons un parapluie, pour nous garantir en cas de mauvais temps, notre parapluie devient une caution!

—Oh, non! dans ce cas il devient une précaution.

Département des patrons



POUR DAMES.

Cette jupe unie en deux morceaux est l'une des plus belles créations de la dernière mode. Elle commence à s'élargir juste au-dessus des hanches; cela donne l'ampleur et à l'arrière et sur le devant. La taille peut être haute ou régulière et la fermeture peut se faire sous l'une ou l'autre couture des côtés. Tous les derniers tissus en nouveautés, cheviotte, serge unie, velours, peuvent servir pour ce genre de costume.

Le patron de jupe No. 6,364 est pour mesures de taille de 22 à 30 pouces. La grandeur moyenne demande 2¾ verges d'un tissu de 54 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



POUR ENFANTS

Ce petit costume est formé d'une tunique qui ferme sur le devant avec insertions d'épaules sur le devant et insertions complètes dans le dos. Le cou échancré est orné d'un large collet. Ce patron contient aussi une petite chemisette avec collet montant. La jupe à trois morceaux ouvre aussi sur le devant et est à panneau. Les manches à l'évêque peuvent être longues ou demi-longues.

Le patron No. 6.375 est pour enfants de 6, 8, 10 et 12 ans. La grandeur moyenne demande 2¾ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons. La Liberté
B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus ....
sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

LA LUTTE A OUTRANCE

Le président Huerta annonce que la résistance sera acharnée.

Londres, 23.—M. Luigi Barzini, dans une dépêche datée de Mexico et adressée au "Daily Telegraph", s'exprime ainsi:

"[illegible] s'attendait à une action aussi rapide de la part des Etats-Unis, alors que des milliers de citoyens américains sont encore au Mexique ou sont en route pour atteindre les côtes et se sauver du pays.

"On aurait pensé qu'avant d'intervenir, les Etats-Unis auraient attendu la fin de l'exode et le départ des membres de la légation.

"C'est pourquoi personne, y compris M. O'Shaugnessy lui-même, n'a ajouté foi aux premières nouvelles relatant le combat de Vera Cruz."

M. Barzini, après avoir parlé du calme avec lequel la nouvelle du débarquement des troupes américaines à Vera Cruz a été accueillie, ajoute:

"La capitale se prépare à combattre le nouvel ennemi et semble en avoir pris la décision avec une sérénité qui montre l'habitude que ce peuple a du sacrifice, son indifférence pour la vie ou la mort et sa fierté même quand il a perdu tout espoir.

"Le Mexique luttera tant qu'il aura de force contre le "colosse", a dit Huerta ce matin. Il vaut mieux mourir en combattant qu'acheter la paix en sacrifiant la dignité nationale."

Cet après-midi, à 3 heures, l'automobile du ministère des affaires étrangères a remis aux légations étrangères la note émise en dernier lieu par le gouvernement mexicain et qui avait été rédigée après la session extraordinaire du congrès à Washington.

L'on sait que cette note est un résumé des faits survenus ces jours-ci et des négociations entreprises après l'incident de Tampico.

M. Barzini conclut ainsi:

"Puisqu'on a annoncé que quelques navires de guerre américains étaient envoyés dans les ports du Mexique, le gouvernement mexicain a déclaré qu'il était disposé à résister à toutes les attaques par la force des armes.

"N'ayant ni forts ni canons, Vera Cruz ne pourra que se rendre.

"On savait certainement que le débarquement des troupes américaines s'effectuerait sans difficulté dans cette ville, mais si ces derniers essaient de s'avancer sur la route qui traverse les montagnes, la résistance sera acharnée.

Le général Blanquet, ministre de la guerre, a annoncé que des troupes allaient être levées en masse et que tous les citoyens en état de le faire allaient prendre les armes.

"Les 150,000 employés des chemins de fer se sont offerts à prendre rang dans l'armée.

"Un grand nombre d'américains, néanmoins, sont restés à Mexico et on peut les voir se mêler, comme d'habitude, à la foule qui, polie, semble rester indifférente.

"Rien, jusqu'ici, n'a été fait pour troubler ces ennemis involontaires.

"Le général Huerta apparaît aujourd'hui comme l'homme le plus calme et en même temps le plus énergique du continent américain; ce qui, avec l'indifférence tenace qu'il montre, aura pour effet d'inspirer confiance, d'activer les derniers préparatifs de guerre et de le rendre excessivement populaire."

* * *

Washington, 21.—Le sort en est jeté. Les Etats-Unis vont intervenir au Mexique, et la journée d'hier marquera dans l'histoire du pays comme une date mémorable.

Le général Huerta, président provisoire du Mexique, ayant refusé d'accorder au président Wilson les réparations exigées à la suite de l'incident de Tampico, il n'y a plus qu'à employer la force. Mais, quand on emploie la force, quand on bloque les ports, quand on débarque des marins et des soldats de marine pour saisir certains de ces ports, c'est la guerre.

En effet, les hostilités vont commencer, dit-on, dès mercredi.

S'il est impossible de prévoir toutes les conséquences qu'aura le débarquement des forces américaines sur le sol du Mexique, on peut craindre que de très grands sacrifices d'hommes et d'argent ne soient inévitables. Les résultats éventuels de l'intervention seront-ils proportionnés à ces grands sacrifices? Nous le souhaitons très sincèrement, et tous nos lecteurs le souhaiteront avec nous, car les sympathies françaises suivront tout naturellement le drapeau des Etats-Unis; mais l'histoire est là pour nous apprendre que l'intervention française au Mexique, il y a cinquante-deux ans, a coûté à la France plus de cinq cents millions et la perte de nombreux soldats, sans avoir donné la paix et l'ordre à ce malheureux pays. C'est là un précédent qui justifie bien des appréhensions.

Le président Wilson s'est rendu de sa personne au congrès, cet après-midi, et, en conséquence des sénateurs et des représentants réunis, il a donné lecture d'un message par lequel il demande l'autorisation d'employer au Mexique les forces militaires et navales des Etats-Unis.

M. Wilson spécifie que ces forces seront utilisées dans "la mesure nécessaire pour obtenir du général Huerta et de ses partisans la pleine reconnaissance des droits et de la dignité des Etats-Unis". Autrement dit, le président demande au congrès d'approuver le blocus et la saisie des ports du Mexique, afin d'obliger le général Huerta à accorder aux Etats-Unis les réparations exigées. M. Wilson ajoute, d'ailleurs, que les Etats-Unis n'ont aucune pensée d'aggression à l'égard du peuple mexicain et qu'ils ne convoitent aucune partie du territoire du Mexique.

QUE FERA CARRANZA?

On craint que les rebelles fassent cause commune avec Huerta contre les Etats-Unis.

Laredo (Texas), 21.—On a annoncé officiellement que deux officiers fédéraux en garnison à Nuevo-Laredo, porteurs d'un drapeau blanc, étaient descendus jusqu'à la rivière pour s'aboucher avec des officiers de l'armée rebelle. On dit qu'ils ont proposé aux insurgés de se coaliser contre les Etats-Unis.

* * *

El Paso (Texas), 21.—Six Américains, huit Allemands et neuf Français, accompagnés de leurs femmes, sont arrivés de Chihuahua.

Les Américains ont confirmé avoir reçu de M. Marion Letcher, consul américain, l'ordre de quitter le pays.

D'après eux, les Mexicains résidant à Chihuahua croient que les rebelles ne pourront pas rester étrangers aux complications qui viennent de se produire entre les gouvernements de Huerta et de Washington, et ils ajoutent que les généraux qui commandent l'armée rebelle considèrent que la défense de Tampico et de Vera-Cruz est une question d'intérêt national affectant l'honneur de chaque Mexicain quel que soit le parti politique auquel il appartienne.

Le consul américain, M. Letcher, a fait de son mieux pour obliger les Américains à quitter le pays, en évitant d'attirer l'attention, et il a été aidé en cela par le général Carranza.

L'entretien que ce dernier a eu hier avec le général villa a roulé presque uniquement sur l'incident de Tampico et sur les conséquences qui peuvent en résulter, ce qui semble affecter tout particulièrement les rebelles.

Ils auraient ensemble examiné la question dans ses moindres détails.

Dans les cafés, les clubs et autres lieux de réunion, les Mexicains, particulièrement ceux qui soutiennent les insurgés, n'ont pas craint de dire que la manière d'agir du président Wilson était un affront à la nation mexicaine et qu'un ennemi commun devait être combattu par une nation unie et non divisée.

Les Américains ont déclaré cependant que le général Carranza n'avait pas annoncé défintivement ce qu'il prétendait faire, ajoutant qu'il semblait préférer garder le silence, pour ne pas faire mentir les bruits disant qu'il voulait continuer la révolution, sans s'inquiéter des complications survenues avec une nation étrangère.

Il aurait parlé ainsi pour éviter de décevoir qui que ce soit, après l'excitation que l'on avait montrée dans les cafés et ailleurs.

A El Paso, les plus chauds partisans des rebelles ont été unanimes à dire que, non seulement l'honneur de Huerta mais aussi l'honneur national étaient en jeu.

LES MEXICAINS AUX ETATS-UNIS

Des précautions sont prises dans les villes frontières.

Washington, 21.—On est de plus en plus inquiet sur le sort des Américains habitant les villes situées près de la frontière mexicaine.

M. Garrison, secrétaire de la guerre, a reconnu avoir reçu deux messages de ces villes exprimant la crainte que les Mexicains, surexcités, ne pillent les magasins ou n'assassinent les sujets américains. Ces messages ont été transmis au général Bliss, commandant les troupes de la frontière lui demandant d'envoyer des troupes pour secourir ces villes si besoin était. Le secrétaire a insisté pour prouver que d'après les précédents, il y a peu de chance d'aboutir à une entente.

San Antonio (Texas), 21.—Des drapeaux américains qui ornaient un bâtiment dans le quartier juif, ont été lacérés cette nuit par les Mexicains.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Il est le plus grand propriétaire de terrains de l'Empire Britannique.

Montréal, 22.—A part la Couronne, le Pacifique Canadien est le plus grand propriétaire de l'Empire britannique. A l'exception de certaines propriétés de la Colombie Anglaise qui sont administrées séparément, l'actif foncier de la compagnie à la fin du dernier exercice financier, au 30 juin 1913, était le suivant: produit de la vente des terrains, $120,000,000; valeur des terrains non vendus, $102,521,000. Produit réalisé jusqu'au 30 juin 1913 par la vente des lots dans les différentes villes, $11,002,632.41; valeur des lots de ville non vendus, $21,500,000. Des $120,000,000 que rapporta la vente des fermes, $65,000,000 ont été placés dans la propriété même du chemin de fer et $55,090,000 ont été mis de côté pour le fonds général d'investissement destiné à couvrir l'émission des billets certificats.

Au 31 décembre 1913, les terres non vendues étaient situées comme suit: Manitoba: 222,461.08 acres; Saskatchewan, 2,191,255.23 acres; Alberta, 3,942,996.07 acres; Colombie Anglaise, 613,986.98 acres.

On peut même dire qu'il n'y a probablement pas dans l'univers entier une seule corporation possédant des biens immobiliers aussi considérables que le C. P. R., le plus grand chemin de fer du monde.

LES AMERICAINS A MEXICO

Des dépêches disent qu'ils sont en danger.

Washington, 23.—Des dépêches chiffrées sont arrivées de Mexico annonçant que les Américains résidant en cette ville étaient en danger. Elles ont été communiquées au gouvernement.

Ces dépêches, auxquelles on peut ajouter foi, et qui ont été envoyées aujourd'hui même de Mexico, disent que la populace va organiser des manifestations anti-américaines, que les Américains ont été menacés et violentés dans les rues et que ces derniers se sont réfugiés à l'ambassade pour obtenir protection.

Le département d'Etat a été avisé qu'il y avait encore à Mexico de 800 à 1,000 Américains.

* * *

El Paso (Texas), 23.—On a averti les sujets anglais résidant au Mexique d'avoir à quitter immédiatement le pays.

Cet avis émane de sir Cecil Spring-Rice, ambassadeur d'Angleterre à Washington, et a été communiqué à M. Myles, consul d'Angleterre à El Paso qui, de suite, s'est empressé de le communiquer télégraphiquement aux consuls anglais au Mexique.

On assure que près de 700 Anglais se trouvent encore actuellement au Mexique.

L'Exterminateur de Vers de Mother Graves est depuis des années au premier rang des remèdes manufacturés. Il a toujours maintenu sa réputation.

DRAMES DU COUTEAU

La colonie polonaise de Montréal donne du fil à retordre à la police.

Montréal, 22.—Les Polonais étaient en fête avant hier. Aussi, dans les quartiers où ils ont établi leurs pénates, la police a-t-elle eu du travail. Sur la rue Brown, No. 155, dans l'après-midi, un drame s'est déroulé. Une femme a été tuée par une balle de revolver. Le mari de la femme, Alex. Hermin, a été arrêté par les détectives et conduit à la sûreté, où il est gardé jusqu'à l'enquête.

Sur la rue Centre, au No. 186, un autre drame s'est passé vers 5 heures de l'après-midi. Un nommé Wasil Kany, âgé de 30 ans, a été blessé d'un coup de revolver, par un nommé Andreska Pacna, demeurant au No. 523, rue Wellington. La balle a pénétré dans l'estomac, le blessé a été transporté à l'hôpital Général, où il est mourant.

Deux autres Polonais ont été arrêtés aussi durant la soirée. Ce sont Mike Koriz, 28, rue Soulanges, et Yan Ymuska, même adresse, le premier portait trois coups de couteau à la tête et le second avait la main coupée. Les deux blessés ont été conduits pour pansement à l'hôpital Général, après quoi ils ont été écroués au poste No. 9.

Joseph Amock, trouvé porteur d'un casse-tête, a été arrêté dans la maison où le premier drame est arrivé.

Le lieutenant Bellefleur a dû tenir des hommes en permanence dans les rues, hier soir, prêts à toute éventualité, tant l'excitation régnait dans la colonie polonaise de la Pointe Saint-Charles.

Au Village Turcot, un Polonais a reçu un coup de couteau dans le dos, au No. 17, rue Victor Hugo. Le blessé, un nommé R. Malinsku, a été transporté à l'hôpital Western. La blessure n'est pas grave. L'agresseur est connu mais il n'est pas arrêté.

Cinq autres Polonais ont été arrêtés pour tapage dont l'un était armé d'un revolver, par le lieutenant Collins, du poste No. 28 et les constables Renaud et DesRoches.

Dans ce quartier-là également, les Polonais ont donné beaucoup de fil à retordre à la police.

LES SOLDATS MARTYRS

Ce qui se passent dans l'armée allemande.

Berlin, 29.—On ne dit pas généralement que le motif réel du grand nombre d'engagements contractés par des soldats allemands à la légion étrangère ait pour cause la brutalité de leurs officiers.

Bien des soldats, en Prusse, souffrent plutôt en silence que de dénoncer leurs chefs et souvent des dénonciations de cet espèce ont été arrêtées par les autorités militaires de la localité.

Si un officier maltraite un soldat, les journaux allemands n'en parlent pas, bien que la chose soit connue du public. Ainsi, le général Boess, qui est en garnison à Neiss (Silésie), punit ses soldats soit en faisant jeter sur eux un baquet d'eau froide ou en les faisant frapper à coups de fouet.

Le major Petzol, du 48e d'artillerie, en Saxe, a été puni de 14 jours d'arrêt pour avoir maltraité une ordonnance.

Le capitaine Derichs est poursuivi en justice pour abus d'autorité. Le commissaire du gouvernement a demandé 43 jours de prison, mais l'officier ne s'est vu condamner qu'à cinq jours d'arrêt.

Le capitaine Voss, du 38e régiment d'infanterie prussienne, qui avait grossièrement insulté de nouvelles recrues, a été condamné à quatre semaines d'arrêt dans la caserne de son régiment.

Le capitaine Koehler, du 176e régiment d'infanterie prussienne, va passer en jugement pour avoir maltraité 107 de ses soldats et le lieutenant von Kathex, des grenadiers de la garde, qui a battu des soldats après les avoir insultés, s'est vu condamner à quatre semaines d'arrêt dans une forteresse.

Les officiers infirmiers agissent à l'égard de leurs hommes avec encore plus de brutalité et abusent terriblement de leur autorité.

Le sergent Schymban, qui avait renversé un homme à terre et l'avait battu à coups de chaise, ne s'est vu infliger que cinq jours de simple arrêt, la cour ayant jugé qu'il n'y avait pas "mauvais traitement" mais que le soldat avait simplement été traité d'une manière incorrecte.

Le sergent Renner, d'un régiment de cuirassiers, avait tellement battu un soldat que ce dernier était devenu sourd.

Le sous-officier Krall, des uhlans wurtembergeois, battit un jour un soldat tuberculeux avec la crosse de son fusil jusqu'à ce qu'il en crache le sang. Le soldat mourut avant que l'affaire ait pu être jugée et les docteurs ont avoué que la mort avait été amenée par les mauvais traitements. Krall ne fut condamné qu'à quatorze jours d'arrêt.

De nombreux journaux qui ne défendent pas la cause de l'armée, tels le "Courrier de la Bourse", qui a des idées libérales et très modérées, et presque tous les organes financiers d'Allemagne ont publié des articles sur les incidents en question.

Le "Courrier de la Bourse", dit entre autres:

"Qui sait tout ce qui se passe dans les casernes?

"Nous ne sommes mis au courant de tel ou tel fait que quand un suicide ou un procès attire l'attention du public sur de semblables abus.

"Presque toujours les malheureux soldats sont si épouvantés qu'ils n'osent parler."

DRAME DE L'ALCOOL

Où peut conduire la passion de boire. Un père offre son enfant en vente.

Montréal, 22.—Un drame inconcevable, causé par l'alcool, vient de se produire à Montréal.

Un nommé William B. Laird, domicilé au No. 393, rue Bleury, marié depuis un peu plus d'un an et père d'un enfant de quatre mois, comparaissait hier matin devant le recorder Semple. Il était accusé par sa femme de vagabondage et de négliger de subvenir aux besoins de sa famille. Ces cas sont malheureusement très fréquents à notre tribunal municipal, mais, ce qui est presque inhumain dans ce cas, c'est que, samedi soir, le prévenu arrivait chez lui, accompagné d'un ami et, tous deux étaient dans un état très avancé d'ébriété. Sa jeune femme l'attendait depuis quelques heures et portant son bébé endormi dans ses bras lui fit quelques reproches bien mérités et lui demanda de l'argent. Il s'exécuta. Après avoir divagué pendant quelque temps, la soif de boire le reprit et, poussé par son compagnon, il demanda à sa femme de lui remettre son argent. Elle refusa. Le père, alors, fort de son autorité, enleva l'enfant des bras de sa mère et s'enfuit en compagnie de son triste camarade. Ils prirent la rue Sainte-Catherine et le père dénaturé, titubant, offrit en vente son enfant pour quelques sous afin d'assouvir sa soif.

Un passant charitable, craignant pour la vie de ce pauvre petit être, s'offrit de les conduire et les mena chez Mme L. Denis, 408, Saint-Denis, matronne de la société de protection des femmes et des enfants et qui garde chez elle, régulièrement, une cinquantaine d'enfants en pension. Laird et son compagnon avaient alors toutes les misères à se tenir debout et Mme Denis enleva le marmot des bras de son père: celui-ci dit alors avec un incroyable cynisme:

"C'est parfait, gardez cet enfant, nous avons essayé de le vendre, personne n'en a voulu et il nous embarrasse", puis il tourna les talons.

L'enfant fut remis à sa mère le lendemain. Mademoiselle Rothwell, matronne à l'Hôtel de ville, prendra soin de la mère et de l'enfant.

Le procès de Laird a été fixé à mardi, le 21.

UN DRAMA AU CINEMA

Un acteur tué par une lionne pendant qu'on tourne un film.

Los Angeles, 23.—Un drame s'est produit aujourd'hui, à Universal City, au moment où les employés de la Universal Company enregistraient des scènes destinées au cinématographe

M. William Warner Kirby devait faire exécuter quelques exercices à une lionne en cage. Il venait à peine d'entrer que l'animal, poussant un rugissement, se jeta sur lui et le mordit au bras, arrachant la chair et mettant l'os à nu.

Avant que les assistants eussent repoussé la lionne avec une barre de fer rougie, elle avait mordu Kirby plusieurs fois et lui avait labouré le corps avec ses griffes.

Quand on retira Kirby de la cage, il était évanoui. On le transporta en toute hâte à l'hôpital, où il mourut quelques heures plus tard.

La lionne a été abattue par ordre du directeur de la Universal Company.

CHRONIQUE AGRICOLE

LE MARCHE

Blé—	
No. 1 Nord	.91⅞
No. 2 Nord	.89⅞
No. 3 Nord	.88¼
No. 4	.84¾
No. 5	.78½
No. 6	.73½
No. 1 Fourrage	.68½
Blé d'hiver—	
No. 1	.92½
No. 2	.90⅛
No. 3	.88½
Avoines—	
No. 2 C. W.	[illegible]
No. 3 C. W.	.34⅝
No. 1 fourrage	[illegible]
No. 2 fourrage	[illegible]⅞
Orge—	
No. 3	.46
No. 4	.45
Rejeté	.42½
Fourrage	.41¼
Lin—	
No. 1 N. W. C.	1.33½
No. 2 C. W.	1.30½
No. 3 C. W.	1.22

Les prix pour bestiaux n'ont pas changé depuis la semaine dernière mais un changement est très probable car le marché est fort tranquille.

LA PRODUCTION DU LAIT

TRAITEMENT PENDANT LA PREMIERE PERIODE DE LA GESTATION

Pendant les neuf mois qui précèdent le vêlage, on ne doit négliger aucun des soins qui peuvent aider la jeune vache à devenir une bonne laitière. Il faudra la traiter avec douceur, la manier fréquemment, lui donner une nourriture abondante, nourrissante, mais comprenant assez de gros fourrage, du grain en quantité pendant les quelques dernières semaines. En procédant ainsi on obtiendra sûrement de bons résultats. La génisse doit être en bon état de chair quand elle est prête à vêler et le pis gros, plein et ferme.

Vers l'époque de la parturition l'alimentation de la génisse ne devra pas emporter d'aliments stimulants qui pourraient avoir un effet désastreux sur le foetus et causer l'avortement. Le bon foin de trèfle ou d'herbes mélangées, le foin ou l'ensilage de blé d'Inde ou les racines, doivent former la majeure partie de sa nourriture.

Immédiatement après le vêlage on donne une bouillie chaude et claire de gruau d'avoine, son ou petit son; au cas où la vache serait affaiblie ou épuisée on fera bien de ne donner que de l'eau chaude. Pendant quelques jours et jusqu'à ce que tout danger de fièvre soit écarté la ration sera légère, puis on l'augmentera graduellement de façon à arriver à la ration complète en deux ou trois semaines.

A son premier veau, une génisse devrait recevoir des soins tout spéciaux; elle exige une nourriture généreuse puisqu'elle se développe et produit du lait en même temps. Il faut donc que sa ration renferme une bonne quantité de protéine pour satisfaire aux exigences du corps. Il est bon de ne faire saillir de nouveau la génisse que six mois après sa première parturition; elle peut ainsi consacrer toute énergie à la production du lait. Cette pratique tend à établir "l'habitude de donner du lait."

Le vêlage doit-il se faire au printemps ou en automne? Au point de vue des avantages relatifs des deux systèmes, il ne saurait y avoir qu'une réponse à cette question. A en juger par les relevés de production, il est un fait bien sûr: c'est qu'au Canada, dans les conditions ordinaires, on obtient une plus longue période de lactation et beaucoup plus de lait lorsque les vaches donnent leurs veaux au commencement de l'automne que lorsqu'elles vêlent à toute autre époque. La cause doit en être attribuée, non pas tant à une circonstance ou à une condition qu'à un groupe d'influences: la température est plus favorable au début de la période de lactation, la vache ne souffre pas de la chaleur extrême ni des mouches, deux ennemis des fortes productions très difficile à combattre; on a plus de temps pour s'occuper d'elle et lui donner ces soins qui sont pour ainsi dire essentiels à l'obtention de très hauts rendements.

REPOS

Nous avons vu que les longues périodes de lactation (10 à 11 mois) sont avantageuses, mais l'expérience pratique a démontré qu'il est très utile d'accorder aux vaches un léger repos entre deux périodes de traite. Les vaches traites sans arrêt, d'un vêlage à l'autre produisent rarement autant de lait dans la période suivante. Pour obtenir les meilleurs résultats il faut que la vache reste tarie de trois à six semaines entre deux périodes de lactation. Certains cultivateurs prétendent que les veaux provenant de vaches traites sans arrêt sont petits ou faibles. L'auteur ne l'a pas constaté; ses observations le portent à croire au contraire que c'est plutôt la mère que le veau qui est exposée à souffrir des mauvais effets de cette pratique.

COMMENT ON FAIT TARIR UNE VACHE

Quand on a affaire à de fortes laitières et à des laitières persistantes, il est parfois difficile d'arrêter le lait avant que la vache commence à donner des signes de la prochaine parturition. Mais le laitier qui prend les précautions nécessaires éprouve peu de difficultés. Voici la méthode que notre expérience nous porte à recommander. Retranchez toute la farine ou tout le grain, ne donnez que des fourrages secs, sans excès. Dès que la production a sensiblement diminué ne trayez plus qu'une fois par jour; un peu tard ne trayez qu'une fois tous les deux jours et bientôt après, arrêtez-vous entièrement. Il peut se faire que le pis reste dur pendant quelques jours mais il reprendra presque sûrement en très peu de temps cette touche douce et normale, caractéristique du pis des vaches taries.

DOIT-ON TRAIRE AVANT LE VELAGE

Quand les vaches sont en bon état de chair et en bonne forme pour la lactation, il arrive assez souvent que le pis se gonfle de façon anormale et qu'il durcisse avant la mise bas. Dans ces cas la question se pose naturellement: Ne vaudrait-il pas mieux commencer à traire avant que la vache vêle? L'auteur croit qu'on ne devrait le faire que si l'animal paraît souffrir, mais si l'on commence à traire, il sera nécessaire de continuer, à intervalles réguliers, jusqu'à la naissance du veau.

APPRECIATION DE LA VACHE LAITIERE

La vache d'autrefois, donnait assez de lait pour nourrir son veau. Celle d'aujourd'hui en donne plus ou moins suivant les soins dont elle est l'objet. Dans bien des races on trouve des vaches tout à fait incapables de nourrir leur veau. Dans d'autres, et même dans toutes, il se trouve des bêtes qui fournissent assez de lait pour nourrir trois ou quatre veaux. C'est la longue sélection de ces animaux en vue de la reproduction qui nous a donné les superbes espèces laitières que nous possédons aujourd'hui.

Les marques qui caractérisent la bonne laitière sont communes à toutes les bonnes vaches, de n'importe quelle race. L'expression ordinairement employée "bonne conformation laitière" s'applique à la conformation ou à la forme particulière de l'animal, qui indique son aptitude à produire beaucoup de lait.

L'aptitude à produire beaucoup de lait va naturellement de pair avec l'aptitude à consommer et à digérer convenablement de grandes quantités de fourrages, car c'est la nourriture qui forme le sang et le lait provient du sang. On doit donc exiger tout d'abord que la vache exhibe tous les signes d'un puissant appareil digestif. Les principaux de ces signes sont les suivants: gros abdomen, profond, large ou long, mais de préférence profond et large aussi bien que long; peau souple, affectée plus ou moins, bien entendu, par la durée de la lactation; bouche et mâchoires larges et fortes, oeil clair et constitution vigoureuse, c'est-à-dire beaucoup de place pour les organes vitaux, les poumons et le coeur.

Les marques de la production du lait ont une importance tout aussi grande sinon plus grande que les signes de la bonne digestion. En premier lieu vient le pis qui doit être gros, mais devenant petit et flasque après la traite. Il doit être large, s'étendre bien en avant le long du ventre et remonter bien en arrière, de façon à être visible entre les cuisses. Un bon pis est fermement suspendu au corps et couvre une bonne partie de la vache: plus il en couvre, mieux cela vaut. Le pis doit avoir quatre trayons, bien implantés, de bonne grosseur, pouvant donner un bon jet de lait sous une pression modérée. (Les trayons fortement musclés et courts sont une cause d'ennuis). Les veines doivent être visibles à la surface du pis, larges, pleines et sinueuses. Les "veines mammaires" qui partent du pis doivent être grosses, pleines, longues et tortueuses suivant l'âge de la vache. Les ouvertures ou "fontaines de lait" dans le paroi abdominale auxquelles elles se rendent doivent être grosses; une forte veine avec une petite ouverture est une indication de faiblesse plutôt qu'une indication de force ou de bonne aptitude laitière.

Mais il ne suffit pas qu'une vache digère bien ou qu'elle ait des organes laitiers très développés. Il faut encore qu'elle possède le tempérament particulier qui s'associe à la faculté d'élaborer le lait du sang, et sans lequel les autres indications n'ont aucune valeur,—ce tempérament nerveux, singulier, exactement l'opposé du caractère placide exhibé par l'animal qui fait de la viande plutôt que du lait avec sa nourriture. La disposition nerveuse, toujours constatée dans une bonne vache laitière, se voit par l'oeil gros et saillant, le front large, offrant beaucoup de place pour le cerveau, l'ossature sèche et fine, les articulations déliées, et, généralement parlant, dans la conformation ouverte, par opposition à la conformation compacte et serrée de l'animal idéal de boucherie.

Il est de bons juges qui attachent beaucoup d'importance à certaines caractéristiques secondaires de la vache laitière. Par exemple, beaucoup d'hommes étudient attentivement la forme de la queue, la forme de l'écusson ou la façon dont le poil pousse sur le pis ou la face intérieure des cuisses, de la couleur de la sécrétion de l'oreille, le bassin et la disposition des vertèbres dans l'épine dorsale.

Aux Etats-Unis et au Canada on se sert assez souvent, dans l'appréciation des vaches, d'un tableau de pointage, sur lequel les caractères principaux de l'animal sont arrangés dans un ordre régulier, et représenté par une évaluation arbitraire. Cette évaluation indique l'importance relative des différentes marques dans l'appréciation de l'aptitude laitière de la vache. Celui qui fait l'appréciation au moyen de ce tableau met en regard de chaque caractère son évaluation du degré d'excellence de ce caractère dans l'animal en question, par comparaison à ce que l'on pourrait appeler le type idéal. Le total de toutes les valeurs indique jusqu'à quel point l'animal en question se rapproche de la vache idéale du pointeur.

L'OR DANS LE MONDE

61 milliards ont été extraits depuis 1850.

S'il est un phénomène qui soit demeuré à peu près inexpliqué jusqu'ici, c'est le relèvement général des prix. Pourquoi toutes choses ont-elles augmenté, depuis quatre ans, dans une proportion de 10 à 15 pour cent? Les raisons alléguées ont été nombreuses et diverses. Mais il faut reconnaître que très peu d'entre elles satisfaisaient à notre besoin de logique et de clarté. Il en était qui apparaissaient valables pour une contrée, mais tout à fait inopérantes dans une autre. A la rigueur, l'application des lois sociales pourrait être invoquée en Angleterre, mais non au Japon ou en Russie, et les cours des vivres ont progressé bien plus encore dans l'empire du Soleil-Levant que dans le Royaume-Uni. A la rigueur aussi, la croissance de la population pourrait être un facteur de hausse en Allemagne ou en Hongrie, mais cette croissance est inexistante en France.

Lorsqu'on a cherché un fait général, qui pût exercer son action dans les deux hémisphères, on a signalé la majoration constante de la production de l'or. Plus l'on extrairait de ce métal précieux, plus la rareté s'en atténuerait—et plus fléchirait sa valeur.—Il faudrait plus d'or qu'autrefois pour acheter une même quantité de viande ou de blé, parce que la loi de l'offre et de la demande jouerait ici comme partout. Cette explication aussi a été contestée. Je ne la discuterai pas. Ce qui reste à coup sûr, c'est que la production de l'or s'est développée en d'étonnantes proportions.

Je viens d'avoir sous les yeux une statistique très détaillée.

De 1850 à 1913, 61 milliards de jaune métal ont été mis dans la circulation. Là-dessus, quelques milliards ont servi à constituer les réserves des grandes banques: on sait que ces réserves sont surtout abondantes en France ou en Russie, et beaucoup moins en Allemagne et en Angleterre. Les usages industriels aussi ont absorbé une part des quantités arrachées au sol, mais, au total, c'est dans le numéraire en cours que l'on retrouverait la plus grosse portion de cette énorme somme. Pourtant, il ne faudrait pas croire que la valeur de l'extraction se soit augmentée méthodiquement. Il y a eu des bonds prodigieux.

En 1850, la production de l'or n'était encore que de 240 millions; deux ans après, elle avait sauté à 900; puis, en 1862, elle retombait à 550 millions, pour s'immobiliser autour de cette moyenne en 1863 et 1890. Or, dans les quatre dernières années, 1910, 1911, 1912 et 1913, la moyenne annuelle a été de 2,400 millions. Si, depuis 1851, elle avait été toujours d'une importance égale, ce n'est pas 61 milliards qu'on aurait recueillis, mais plus de 150 milliards. Comment expliquer cette poussée subite, qui s'est marquée de 1890 à 1910 et qui a révolutionné à peu près l'accroissement normal de nos disponibilités en numéraire? Ce qui donne une apparence de justification à ceux qui rapprochent l'ascension des prix, le renchérissement de la progression des quantités d'or en cours, c'est précisément cet essor récent.

* * *

Tous les gisements de métal précieux n'ont pas été mis en valeur à la fois dans le monde. Les différentes contrées ont été connues, pénétrées, explorées, prospectées, à ce point de vue spécial, les unes après les autres. Dans l'antiquité, l'or venait surtout de l'Asie-Mineure, de l'Espagne, de la presqu'île des Balkans et de certains cantons alpestres: or, ces filons ont été totalement épuisés. Aux seizième et dix-septième siècles, l'Amérique du Centre et du Sud fut le grand fournisseur, et le Mexique et le Pérou donnèrent des centaines de millions.

Au milieu du dix-neuvième siècle, les placers de la Californie devinrent célèbres, et une formidable ruée de déshérités, en quête de la richesse, franchirent l'Atlantique et traversèrent les Montagnes Rocheuses de 1850 à 1860. Combien périrent sous les attaques des Peaux-Rouges ou dans les rixes sanglantes! De cette époque date la prospérité de San Francisco et de Sacramento. Presque au même moment, une autre immigration se portait vers l'Australie, où Ballarat vit se constituer, parfois en quelques heures, d'énormes fortunes. Mais si l'Australie a déversé, dans les soixante dernières années, 16 milliards d'or, si les Etats-Unis de la Californie à l'Orégon et au Colorado, en ont livré 18 milliards, ils ne sont plus aujourd'hui les principaux producteurs du métal jaune. La primauté leur a été ravie par le Tranvaal.

C'est en 1884 que les premiers filons furent découverts sur l'emplacement où a surgi la grande ville de Johannesburg. A l'heure actuelle, plus de 200,000 hommes, blancs, noires, jaunes, peinent là-bas dans les entrailles du sol, auquel ils arrachent annuellement plus d'un milliard. Mais déjà les gîtes du Rand ont perdu une partie de leurs réserves, et les chercheurs vont ailleurs—dans l'Alaska et au Klondyke, où les froids atteignent à 55 degrés,—dans la Sibérie glacée, ou encore dans les grands plateaux qui s'étendent au nord du Tranvaal et sur le Centre africain.

L'humanité n'est pas près de manquer d'or: elle sera peut-être privée de houille avant que tous les gisements aurifères ne soient épuisés. Et l'on se demande si, en dépit de l'adaptation des forces hydrauliques et de l'utilisation de l'énergie électrique, le charbon n'a pas pour nous plus de prix que tous les métaux dits "précieux". Sa valeur, en tout cas, est moins conventionnelle.

UNE EVASION A SING SING

Un condamné s'échappe qui n'avait plus qu'un an à passer là.

Ossining (New-York), 24.—Un prisonnier de Sing Sing, Michael Capuzzuto, condamné pour meurtre, s'est évadé et toutes les recherches organisées autour de la prison, dans un rayon assez long, n'ont encore donné aucun résultat.

Capuzzuto jouissait d'une liberté relative en raison de sa bonne conduite. Samedi matin, il travaillait sur une route aboutissant à la prison avec quatre autres prisonniers.

Quand sonna l'heure du déjeuner ces quatre prisonniers se présentèrent seuls au réfectoire. Capuzzuto avait disparu.

Les costumes à rayures que portaient autrefois les prisonniers ayant été supprimés, un évadé pourrait passer près de mille personnes sans être reconnu, pourvu qu'il eût un chapeau et un veston.

Condamné le 15 février 1895 pour meurtre au second degré à une peine de vingt ans de prison au moins et pouvant aller jusqu'à l'emprisonnement à vie, Capuzzuto n'avait plus qu'un an à passer à Sing Sing pour avoir subi le minimum de peine.

MEXICO EST CALME

Une déclaration du ministre de la guerre.

Mexico, 21.—Des dépêches envoyées par les Anglais, les Allemands et les Français résidant à Mexico, font comprendre que les étrangers ne redoutent aucun danger.

Cependant, ils se sont réunis, par nationalité, dans différents quartiers, et, en prévision d'un siège, ont eu le soin de se munir de vivres et de munitions.

Ils ne se mêlent pas à la foule, évitant tous rassemblements pour ne susciter aucun désordre.

Aux personnes qui demandaient au général Aureliano Blanquet, ministre de la guerre, si les troupes de réserve seraient appelées sous les drapeaux, ce dernier a répondu:

"En cas de guerre, et si cela devenait nécessaire, elles seraient certainement appelées sous les drapeaux comme du reste tout citoyen mexicain."

* * *

Washington, 21.—M. O'Shaughnessy, le chargé d'affaires américain, d'après les ordres qu'il avait reçu du département d'Etat, a avisé le corps diplomatique étranger de Mexico de faire quitter au plus tôt le Mexique à leurs sujets.

Echos d'un hôpital militaire.

M. X..., commandant au 145e de ligne, est atteint d'un terrible mal de dents: il a la mâchoire en compote, des abcès, des bandages autour de la tête, enfin ce qui constitue un parfait malade.

Peu après la visite du major, un infirmier se présente avec des sangsues.

—Pour qui ces sacrées petites bêtes-là!

—Pour vous, mon commandant.

—Tiens, il ne me l'a pas dit!... Enfin, ça ne fait rien, allons-y!

Et voilà le malade qui ouvre la bouche.

—Pardon, mon commandant! fait l'infirmier embarrassé, pas là!...

Stupéfaction du commandant; cependant, comme il avait une bonne nature, il se laissa faire par l'infirmier persuasif.

Mais celui-ci revient bientôt effaré: il s'est trompé, les sangsues ont été prescrites au malade d'à côté; c'est un gargarisme qu'il faut pour le commandant.

—Ah! ma foi, dit celui-ci toujours couché sur le centre, les sangsues y sont, qu'elles y restent!

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

M. Lavigne, qui était en promenade chez M. Alfred Piché est parti la semaine dernière pour aller demeurer à Finwood, Sask.

* * *

Mme Charles Poitras est en promenade à Winnipeg chez sa fille Mme André.

* * *

M. Onésime Bourque a reçu un télégramme de Sainte-Gertrude, P. Q. lui annonçant la triste nouvelle de la mort de son père.

* * *

M. Roger Goulet, inspecteur de Saint-Boniface, est venu visiter nos écoles cette semaine. Il est très satisfait de nos maisons d'éducation.

* * *

M. Ben Clay et sa famille sont arrivés de Winnipeg pour demeurer parmi nous. M. Clay doit prochainement faire l'ouverture d'un restaurant et d'une épicerie.

* * *

Le fils de M. Omer Cyrenne s'est fait amputer une jambe à la suite de l'accident de voiture dont il a été victime la semaine dernière. Le petit patient se rétablit à l'hôpital de Saint-Boniface où il a été conduit.

* * *

Le Rév. M. Hogue, curé de Starbuck était de passage au presbytère ces jours-ci.

* * *

La Rév. Soeur Directrice et Sr Saint-Adélard, de notre couvent, sont en visite à la Maison Chapelle, Saint-Boniface.

* * *

La petite Jeanne, fille de M. Henri Piché, est retenue chez elle par suite de maladie; elle est sous les soins du Dr Bouthillier, de Starbuck. Nous espérons qu'elle se rétablira bientôt.

* * *

MM. A. Poirier et Arthur Gaillardy, de Lesminster, Mass., sont en promenade chez M. John Letarte.

* * *

M. Kissack et sa famille, de Treherne, Man., sont dernièrement arrivés ici. M. Kissack remplace M. Joseph Lavallée comme contremaître des cantonniers du C. P. R.

* * *

M. et Mme Kéroack nous ont quitté pour aller demeurer à Saint-Pierre, Man.

* * *

M. F. Mollot, de Winnipeg, est en promenade chez son fils M. Marcel Mollot.

* * *

Les semences se feront plus tard cette année que l'année dernière, lorsque les cultivateurs commencèrent ensemencer la terre vers le 20 avril.

Nous espérons que le temps froid cessera bientôt et que MM. les cultivateurs pourront prendre bientôt la rotue des champs.

* * *

A ceux qui disent que sans hôtel notre village court vers sa perte: est-ce l'hôtel qui fait vivre la popualtion?

Je croyais plutôt que c'était la population qui faisait subsister l'hôtel.

Les $20,000 ou $25,000 que l'on versait chaque année au bar ne viennent-elles pas en partie de nos populations? Et les dépenses de bâtir les prisons et de payer le salaires des constables que nous sommes obligés d'avoir avec le régime "mouillé", ces dépenses ne sont-elles pas payées avec l'argent des contribuables?

Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu plusieurs années pour s'apercevoir que les hôtelleries sont la ruine financière de nos peuples et la ruine des santés de nos sujets.

* * *

La majorité des personnes qui avaient l'automne dernier signé des applications pour avoir ici un service "rural" de téléphones ont reçu cette semaine une communication du surintendant provincial des téléphones qui se lit comme suit:

"We have received your application for rural telephone service at Elm Creek exchange, but unfortunately you are located too far from our pole line or other applicants to permit of our building to you with a mile or less of poles, etc., etc."

Et dire que la même formule de lettre a été envoyée aux locataires ou propriétaires du village.

La ligne téléphonique construite en 1905 ou 1906 passe dans le village et la majorité ont besoin de 1 à 5 poteaux et même il y en a qui n'en ont pas besoin du tout de ces poteaux, tellement la ligne déjà construite passe près de chez eux.

C'est drole de voir la manière dont on est traité à Fannystelle par cette compagnie du "Manitoba Government Telephones."

La majorité des gens veulent le téléphone depuis cinq ans et il n'y a pas encore eu le moyen de l'avoir.

On voit bien que ça touche à la politique. On promet et c'est tout.

Yvonnic.

ST-FRANCOIS-XAVIER

Le printemps semble enfin s'éveiller de son long sommeil; partout les oiseaux nous l'annoncent par leurs chants agréables, les prés vont reverdir bientôt et par leur parfum les fleurs embaumeront la nature. Alors on se dira qu'il fait bon de respirer l'air pur de nos campagnes, surtout sur les bords enchanteurs de l'Assiniboine.

* * *

M. Albert Breland est revenu de son homestead pour passer l'été parmi nous.

* * *

MM. Arthur Deschambault et Pierre Plante ont été en voyage de plaisir à Winnipeg ces jours derniers; ils sont revenus enchanté de leur voyage.

* * *

Samedi soir en travaillant à son écurie M. Breland fit une chute, se fracturant une épaule. Il est parti immédiatement pour l'hôpital de Saint-Boniface. Nous lui souhaitous une guérison rapide et prompt retour.

Le Tocsin.

LAURIER, MAN.

Me permetteriez-vous un petit espace dans les colonnes de votre intéressant journal dans le but de faire connaître les avantages qu'offre le district de Laurier à ceux qui seraient désireux de se faire un chez-soi confortable.

Laurier est situé au pied de la Riding Mountain à 6 milles de la station du chemin de fer du C. N. R. Une vallée s'étend de cette montagne allant vers l'est sur une distance de 20 milles. Cette contrée est traversée par la rivière Tortue qui jette son eau dans le lac Dauphin. La montagne est boisée de bois de construction, tel que épinette, orme, chêne, tremble, etc. Ces bois sont remplis de gibier de toute sorte; notre rivière abonde de poisson.

Le gouvernement provincial est à compléter des travaux considérables de rainage qui vont faire de cette contrée la plus riche du Manitoba, étant donné que le terrain est de première qualité. Les terres sont encore à prix et termes faciles; le prix des terres varie de $10 à $20 l'acre et sur presque toutes ces terres il y a du foin, un peu de bois et des broussailles.

Nos fermiers s'occupent de culture mixte; c'est précisément ce qui les a enrichis car j'ose dire qu'il n'y a pas de pauvre monde ici.

Nous avons une jolie église catholique, deux écoles au village et plusieurs à la campagne. Toutes ces écoles sont bilingues anglais-français.

Comme ces terrains augmentent de prix tous les jours et que l'émigration se dirige de ce côté, je fais donc un appel à tout fermiers sérieux de ve[illegible]r ou de m'écrire et je me ferai un plaisir de donner tous les renseignements désirés.

P. Trottier.

QUIBELL, ONT.

Le soleil d'avril, en libérant nos campagnes de son lourd manteau de neige, semble faire revivre la petite colonie de Quibell dans une ère de prospérité nouvelle.

Nous avons d'abord à l'arrivée de chaque train venant de l'Ouest le bonheur de saluer l'arrivée de nouveaux colons canadiens-français ou Irlandais catholiques.

Tous sont enchantés des avantages qu'ils y trouvent ici, et s'empressent de s'y choisir un beau lot de terre.

Nous avons encore plus de cinquante homesteads ouverts à la colonisation, en deça de cinq milles de la station. Hâtez-vous de venir en prendre possession, Canadiens-français qui cherchez à vous établir, et nous ferons de Quibell une grande paroisse de bons catholiques, qui, groupés autour de leur clocher défieront la haine et les menées des orangistes et des franc-maçons, au milieu desquels ils se seront impiantés.

Les règlements des homesteads sont à peu près les mêmes qu'au Manitoba, seulement qu'en plus de son homestead, un père de famille qui a un enfant au-dessus de dix-huit ans a droit à quatre-vingt acres de terre à 50 cents l'acre, payable en quatre paiements annuels de dix dollars chacun.

M. Eugène Couture, autrefois de Saint-Gervais, P. Q., et M. Urbain Paradis, de Dunrea, Man., ont chacun une scierie en marche depuis le 15 courant. Inutile de mentionner qu'ils vont être en état de fournir toue le bois de charpente et la planche nécessaires pour les colons qui voudront bâtir à l'été.

* * *

Tt-Toine étant parti de bon matin le lundi de Pâques pour une tournée de chasse, est revenu vers dix heures de l'avant-midi tout essoufflé et le magasin de sa carabine vide. Il a de plus insisté pour que ses frères retournent avec leurs chevaux pour rapporter le fruit de sa chasse. Faut croire que c'est un beau lièvre qu'il s'est approprié; dommage que Barré n'ait pas été là!

Louis Paradis.

ST-EUSTACHE

Comme je commence ma correspondance, Charlot est en train de mettre Boiteux aux "boules" et je ne puis passer cela sous silence car Charlot gagne si peu souvent qu'il mérite d'être annoncé chaque fois que cela lui arrive.

* * *

Jos. Louis, William et Nation sont revenus des noces la semaine dernière on ne peut plus gais, et Nation a idée lui aussi de se marier pour nous faire danser au son de sa harpe.

* * *

Chacayou voudrait bien lui aussi pouvoir aller aux noces comme cela il pourrait prendre son petit filet sans que cela coûte trop cher.

* * *

Soucy Frères, d'Elie, ont fait l'acquisition du fond de banqueroute du restaurant d'Emile Marchand et vont discontinuer ce genre de "business". C'est malheureux pour les voyageurs de Saint-Eustache, car Emile faisait de très bonnes tartes.

* * *

Vendredi dernier, M. T. Beck, d'Elma, Minn., conduisait à l'autel Melle Célestine McKay. Nos bons souhaits à l'heureux couple.

* * *

Roger se lamente pour des beaux chemins. Comme ils sont dans le moment il dit qu'il ne peut se rendre à la rivière pour faire la pêche; c'est dommage, lui qui aime tant la barbue.

* * *

Le club de baseball est réorganisé, et d'après ce que l'on entend dire par les joueurs, nous aurons de très belles parties cet été.

* * *

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de Mme Ménard, née Ritchot, épouse de M. A. Ménard. A la famille éplorée nous offrons nos sincères condoléances.

Dame Rumeur dit que M. L. Picard sera candidat de l'opposition dans Iberville. Comme M. Picard paraît posséder toutes les qualités nécessaires pour faire un bon représentant, il faut espérer que Saint-Eustache lui donnera une forte majorité et que pour une fois on laissera les vieilles rancunes de côté et que l'on s'occupera des intérêts des cultivateurs en votant pour M. Picard.

(A suivre sur la page 6)

Roman de La Liberte — No 26

Le DERNIER DES MOHICANS

PAR FENIMORE COOPER

On l'avait revêtu de tous les ornements qui sont la gloire d'un guerrier indien: il portait au cou une foule de médailles et d'amulettes, des plumes magnifiques ombrageaient sa tête; ses armes brillantes, ses instruments de chasse et de pêche étaient déposés auprès de lui. Chingachgook était debout vis-à-vis de son malheureux fils; son visage ne portait plus trace d'aucune peinture, il n'avait cessé de le regarder; immobile et muet, on eût dit qu'il épiait le retour à la vie sur la figure de son enfant. Rien de ce qui se passait autour de lui ne parvenait à l'arracher à sa morne insensibilité; il ne paraissait pas entendre les éloges si expressifs que les guerriers, dans l'excès de leur douleur, adressaient au jeune chef. Il regardait son fils, et ce regard absorbait toute son âme.

Près de lui se tenait Oeil-de-Faucon, dont la douleur n'était pas moins vive; le chasseur semblait écrasé sous le poids de son chagrin; il serrait violemment son arme favorite entre ses mains, semblant lui reprocher de n'avoir pas été assez prompte pour arracher son jeune ami au trépas. Lui aussi regardait le guerrier tombé sous les coups de Magua, et, comme Chingachgook, il demeurait muet, bien que le mouvement rapide et convulsif de ses lèvres annonçât la violence de ses impressions et le soulagement qu'il eût éprouvé à les exprimer.

Le tamenund se tenait un peu en arrière de ces deux hommes, si cruellement frappés. Le vieillard qui avait accueilli le dernier descendant des Mohicans avec tant de faveur et une si grande joie éprouvait aussi un vif chagrin; déjà si accablé par le poids des années, il s'était considérablement affaibli depuis la veille; il s'appuyait fort sur les épaules de ceux qui le soutenaient; son regard était plus morne, plus effacé. Il arrivait quelquefois aux Delawares de détourner furtivement leurs regards des deux cadavres qui reposaient là au centre du cercle formé par toute la peuplade, pour les reporter avec inquiétude sur le vieillard; ils paraissaient se demander si un nouveau deuil n'allait pas les frapper encore, et cette crainte les faisait frémir.

En dehors du cercle, on apercevait un groupe d'étrangers: des chevaux, une litière, toute une escorte; et un jeune officier en uniforme s'était mêlé, sans se porter en avant, aux chefs delawares. C'était un Français, envoyé par le marquis de Montcalm pour réclamer aux Hurons leurs prisonniers, dont il connaissait, par ses espions, les tristes aventures depuis le massacre de William-Henry. Il était arrivé trop tard, et la mort, plus prompte, avait déjà choisi ses victimes.

XXVI

Seul Chingachgook était resté étranger à cette scène touchante; l'intérêt si vif porté par les Delawares à l'infortunée fille de Munro n'avait point paru l'émouvoir. Son regard, demeuré fixe, ne s'était pas détourné une seule fois; les élans les plus pathétiques de cette douleur si vivement et si noblement exprimée par les jeunes filles de la tribu n'avaient pas eu le pouvoir de faire naître sur son visage le moindre signe d'émotion; pas un muscle de sa face rigide n'avait trahi le plus léger trouble.

Il regardait son fils; les restes insensibles et glacés de son enfant, du dernier rejeton de sa race antique, demeuraient tout pour lui; hors de là, il n'y avait plus d'intérêt; sa bouche était muette, ses oreilles fermées, tous ses sens paralysés, hormi sson regard, et il ne semblait plus vivre que pour contempler les traits de l'enfant qu'il avait tant aimé, et que la mort impitoyable venait de lui ravir pour toujours.

Cependant l'heure fixée pour les obsèques du dernier des Mohicans, du jeune héros tombé si malheureusement victime de son dévouement et sous les coups d'un traître, était arrivée. Alors un des plus illustres guerriers de la nation, homme d'un extérieur naturellement grave et sévère, et qui pour la circonstance se faisait encore plus sévère et plus grave, s'avança lentement vers le lit funèbre du jeune chef. Il avait été choisi pour remplir cette importante mission à cause de son courage cent fois mis à l'épreuve, de son énergie bien connue et vouée tout entière à la défense des traditions patriotiques de l'antique race des Delawares, et surtout de l'attachement qu'il avait montré pour Uncas aussitôt qu'il l'avait connu, enfin de l'intrépidité dont il avait fait preuve à ses côtés dans la dernière et si malheureuse campagne.

Il vint se placer en face d'Uncas; et, ayant simplement et légèrement touché du doigt l'épaule du Grand-Serpent comme pour attirer son attention, il commença, au milieu du recueillement le plus absolu, en s'adressant au jeune guerrier, comme si ses restes inanimés pouvaient encore l'entendre, un éloge funèbre que le chasseur seul parmi les blancs put apprécier et goûter.

"Jeune brave, pourquoi nous as-tu quittés sitôt, gloire de la nation des Delawares, orgueil du Wapanochki? Pourquoi nous as-tu quittés sitôt? Ta vie a passé avec la rapidité de l'éclair! Il semble que ce n'ait été qu'un songe! Ta gloire pourtant, plus brillante que les feux du soleil, demeurera! On se souviendra de toi, jeune brave, dans la cabane du grand conseil et dans la hutte de l'Indien.

"Tu es parti, jeune vainqueur, pour le monde des esprits; plus de cents Wyandots t'y ont précédé; ils t'ont frayé le passage; tu les as envoyés en avant pour écarter les ronces de la route; leur vainqueur a désormais un chemin facile. Va donc! pars pour le monde des esprits!

"Qui de nous, t'ayant vu dans la bataille, eût pu croire que tu devais mourir? Tes pieds étaient rapides comme les ailes de l'aigle; ton bras, sur la tête de l'ennemi, était plus pesant que la plus lourde branche du pin chargée de toute sa verdure; ton cri de guerre retentissait comme la voix du Manitou grondant, du haut des cieux, durant l'orage.

"Les paroles d'Ustawa sont faibles: son coeur est percé de douleur, sa voix défaille. Pourquoi nous as-tu quittés sitôt, jeune brave, gloire de la nation des Delawares, orgueil du Wapanochki?"

A Ustawa, c'était le nom de cet illustre guerrier, succédèrent d'autres orateurs qui tous trouvèrent dans leur chagrin et leur admiration les plus touchants éloges et l'expression des regrets les plus vifs. Tous les chefs de la nation vinrent ainsi, les uns après les autres, payer leur tribut de louanges à leur frère d'armes. Chacun suivait, pour remplir ce rôle, l'ordre que lui assignait son rang dans la tribu; quand tous eurent ainsi pris leur part dans ce grand deuil, le silence le plus profond commença à régner.

Un moment, pendant ce temps d'arrêt, on entendit un murmure sourd et léger, comme le bruit d'une musique éloignée; mais ces sons étaient si incertains, si fugitifs, qu'à peine put-on les saisir et qu'il fut difficile de dire précisément d'où ils venaient. Bientôt cependant ils s'élevèrent graduellement; de moment en moment cette harmonie suave et douce devint plus distincte et plus sonore; on devina d'abord des plaintes, puis des exclamtions de douleur, et enfin des phrases entrecoupées. On vit à ses lèvres tremblantes et à l'émotion qui le secouait tout entier que Chingachgook voulait aussi joindre les accents de sa voix aux éloges si beaux qu'on venait d'adresser à son fils. Par un sentiment d'une inexprimable délicatesse, tous ces Indiens, qui gardaient un silence profond, baissèrent les yeux par respect pour cette douleur paternelle qui paraissait chercher vainement à s'épancher. Tous ces Indiens ne donnaient extérieurement aucun signe d'émotion ni de douleur; mais leur silence, leur attention et jusqu'à leur attitude démontraient un vif désir d'entendre ce qu'aurait pu dire Chingachgook, et un besoin de compatir dont on ne les eût jamais cru capables.

Hélas! ils écoutaient en vain; les sons s'affaiblirent bientôt, les paroles devinrent tremblantes, inintelligibles, et enfin s'éteignirent et moururent tout à fait, semblables aux légers accords d'une musique qui s'éloigne et dont la brise emporte les derniers et fugitifs échos. Les lèvres émues du sagamore se fermèrent, et ses yeux se reportèrent de nouveau sur le visage d'Uncas. Ses muscles tendus et contractés redevinrent immobiles: on eût dit une statue rigide et froide, sans mouvement et sans vie. Les Delawares, discrets et compatissants, voyant que le pauvre père ne pouvait supporter le poids de son infortune, et que la douleur, supérieure à la volonté la plus ferme, n'était pas encore assez soumise, résolurent d'attendre, sachant bien que la raison reprendrait le dessus. Avec un merveilleux instinct de délicatesse, laissant le malheureux père à son accablement, ils affectèrent aussitôt, comme s'ils eussent voulu épargner sa faiblesse, de donner toute leur attention aux obsèques de la jeune étrangère.

Un des plus anciens chefs de la tribu donna le signal; les femmes n'avaient point quitté le voisinage immédiat du tertre où reposait le corps de la pauvre morte. Aussitôt les jeunes filles élevèrent la litière sur leurs épaules, et, se mettant à marcher d'un pas lent et régulier, chantèrent de nouveau sur un ton doux et bas les louanges de Cora.

EN PROVINCE

(Suite de la page 5)

Comme Amiens et Oeil-Ouvert ont tous deux fait erreur ou plutôt fait des oublis dans leurs correspondances, ils n'auraient pas du faire de reproches à Sikinik. Cela a dû lui faire quelque chose car depuis quelque temps on ne le lit plus.

* * *

Létourneau a enfin fini de scier le bois de l'école. Nous nous permettons de l'annoncer pour arrêter de parler ceux qui y trouvaient à redire, bien qu'ils n'eussent rien à y voir. Il est vrai que quand ce monsieur fait quelque chose, bien ou mal, il faut que l'on dise quelque chose. Si c'est bien, c'est par hypocrisie, et si c'est mal, c'est parce qu'il ne peut faire d'autre chose.

* * *

Fred et Sikinik sont partis pour la chasse, l'autre matin, armés jusqu'aux dents, et ils sont revenus le soir enchantés de leur journée. Ils avaient une charge de gibier, à savoir: un lièvre que Sikinik avait tué dans un collet.

J. Lund.

FISHER BRANCH

M. Ovila St-Godard est revenu de Winnipeg cette semaine avec une magnifique paire de chevaux. Les animaux sont jeunes et ce sont certainement les plus beaux que nous ayons dans la paroisse. Ils sont maintenant pleins de feu et assez difficiles à conduire, mais nous sommes certains qu'entre les mains d'un amateur comme M. St-Godard, ils pourront bientôt être mis sous le contrôle de mains plus délicates et moins expérimentées.

* * *

La semaine dernière, deux chasseurs de Vannes sont passés ici, revenant d'un voyage à l'est du lac Winnipeg, où ils ont passé l'hiver. Dans le cours de leur expédition ils furent assez heureux pour capturer plusieurs bêtes dont la fourrure est très riche, tels que renards argentés, loutres, visons, pékans et autres de moindre valeur.

Ils ont aussi rapporté des échantillons de minérai d'or qui ont l'air très riches et ils y sont retournés cette semaine avec MM. A.-J. Gamache, O. St-Godard, J.-P. Ménard et F. Axford, afin de prendre des options sur ces terrains. Comme ils ont été les premiers rendus ils ont pu choisir à peu près ce qu'il y avait de mieux. Ce fut un voyage plein de risques que de traverser le lac Winnipeg à cette saison-ci, mais tous sont revenus sains et saufs et nous souhaitons sincèrement une petite fortune à chacun d'eux.

* * *

Mme Simon Ménard avait été avertie, il y a deux semaines, que sa jeune fille Oliva, qui est au couvent de Saint-Charles, était dangereusement malade. Elle s'empressa aussitôt d'envoyer son fils M. A. Ménard pour la ramener ici, mais lorsqu'il est arrivé au couvent Melle Ménard avait déjà pris un mieux sensible. Les RR. SS. insistèrent auprès du frère de Melle Ménard pour qu'il la laissât au couvent jusqu'à la fin de l'année. Leur principale raison était que cette jeune demoiselle, qui a fait beaucoup de progrès depuis le mois de septembre dernier se trouverait certainement retardée dans ses études si elle laissait le couvent afin la fin de l'année. Finalement M. Ménard se décida à laisser sa soeur au couvent et nous lui souhaitons beaucoup de succès durant les quelques mois d'études qu'il lui reste à faire.

* * *

M. et Mme Bruneau, ainsi que leurs deux garçons et un neveu, sont arrivés du Minnesota ces jours derniers pour s'établir dans notre localité.

* * *

Il nous est aussi arrivé un contingent de Pawtucket, R. I., entre autres Melle Raymond, Mme Jubinville et son garçon, MM. Falcon, Fontaine et Cinq-Mars. Il doit aussi en arriver d'autres dans quelques jours.

* * *

Depuis quelques années, les temps ayant été très durs aux Etats-Unis, les Canadiens qui ne s'y trouvaient que comme dans un pays d'adoption, sachant qu'un accueil favorable leur serait fait ici au Canada, c'est-à-dire sur la terre de leurs pères, et comprenant très bien tous les avantages que notre province offre à l'homme intelligent et de bonne volonté, se sont trouvés très heureux de pouvoir profiter de l'aubaine qui se présente à eux: en d'autres mots, prendre un homestead aux alentours de Fisher Branch, y couler une existence douce et paisible, et en même temps se créer un foyer qui, dans quelques années, offrira l'aisance et le combort.

Nous espérons donc que ces braves gens s'acclimateront facilement, se familiariseront avec nos manières et nos moeurs et qu'ils réussiront à vaincre les obstacles qui pourraient se trouver sur le chemin.

Nous avons déjà vu ici au pays, des gens qui, pour faire des bons fermiers, étaient loin d'avoir les aptitudes qu'ont nos Canadiens des Etats-Unis, et cependant ils ont très bien réussi. Nous sommes donc sûrs que ces nouveaux arrivés n'auront aucune raison de regretter d'être revenus sur la terre natale.

Sans compter que ce doit être un grand plaisir pour eux d'abandonner les grandes allures du citadin pour adopter les habitudes franches et salutaires des bons villageois.

* * *

Le Canadien Nord a envoyé dernièrement un homme pour recevoir les dormants du chemin de fer qui ont été achetés par MM. Prygrosky et Moscowitz, et ce monsieur a déclaré que nous avons ici le plus beau lot de dormants qu'il ait vu depuis 15 ans qu'il est employé comme inspecteur du Canadien Nord.

* * *

Un délicieux dîner fut servi chez M. Simon Ménard le jour de Pâques, et les invités eurent le plaisir de goûter à une excellente tire d'érable qui avait été envoyée de la province de Québec.

* * *

Il parait que le gouvernement est décidé d'envoyer les sauvages de la réserve plus au nord. En conséquence, cette réserve, qui se trouve située à 8 milles d'ici, juste au bout de la ligne du chemin de fer, va être concédée en homesteads. Ceux qui veulent prendre des terres trouveront là le plus beau terrain que l'on puisse désirer.

Ti-Jules.

SOUTH JUNCTION

Sur les cinq heures du soir, dimanche, il nous arrivait à South Junction par train spécial (motor car) M. l'abbé L.-G. Rivard, missionnaire de Woodridge, de South Junction, etc., et., à la grande joie de toute la localité. Il était accompagné de M. Denis Hébert, ingénieur pour la circonstance, de M. Alphonse Beaudry, marchand, et de plusieurs autres.

Le lendemain matin M. Alphonse Beaudry conduisait le missionnaire chez M. Jos Letendre pour bénir le mariage de M. Joseph Perreault, domicilié à Elie, Man., et de Marie Letendre, domiciliée à Wampum, Man. Après cette imposante cérémonie, ils sont revenus à la mission pour faire les préparatifs pour la messe du lendemain.

Sept heures du soir sonnant, le missionnaire commence le chapelet et termine par la prière du soir et le Laudate. Assistance nombreuse. Après la prière, les confessions.

M. Denis Hébert propose M. Sinaï Paradis pour charmer l'assistance de ses chansons pleine d'harmonie, de prière et de patriotisme: "Le Petit Crucifié", "Lorsque j'étais enfant", etc., etc.

Après s'être souhaité bonne nuit et beau rêves, tous se retirent pour entrer chacun dans son foyer.

Mardi 21, à 8 heures, commence la messe de la mission. Cinquante personnes environ y assistent. Sermon de circonstance sur Jésus-Christ ressuscité et communions nombreuses. Après la messe on procède à l'élection d'un comité d'église.

M. Alphonse Beaudry est élu président par acclamation, M. Avila Beaudry assistant et M. Sinaï Paradis trésorier.

Il est question de construire une chapelle. Nous vous donnerons les détails du lieu et la construction plus tard.

South Junction compte sept ans d'existence. Deux voies ferrées nous conduisent, l'une de South Junction à Emerson et l'autre à Winnipeg et à Duluth. Nous avons un riche sol. Terre grise en général, beaucoup de bois de service, puits faciles à faire et eau abondante.

Nous avons une station, deux magasin, un bureau de poste, une boutique de forge, une maison de pension, une école et une écurie de louage.

Il y a une vingtaine de homesteads à prendre. Le village est sur le T. 1. R. 13. S. 15.

Terres à prendre sur le même township: Sections, 9, 24, 23, 25, 17, 1, etc., etc.

Pour informations adressez-vous à M. A.-O. Beaudry.

Nous prions les lecteurs de prendre en considération les notes au sujet des terrains à prendre et de songer à venir, sous peu, nous honorer de leur visite.

A.-O. B.

TRANSCONA

Dimanche, après la grand'messe, il y eut vente des bancs à l'enchère. M. le Curé Bélanger, avec son amabilité accoutumée, fut l'encanteur. Il remplit à merveille son rôle, et fort fut l'enthousiasme des paroissiens pour faire rehausser la vente. Tous les bans, moins quatre, furent vendus, avec une moyenne de $11 chacun.

* * *

CERCLE DE L'ASSOMPTION

Dimanche après-midi il y eut réunion générale des membres du Cercle de l'Assomption, ainsi que plusieurs autres jeunes gens de la paroisse. Le but de l'assemblée était d'élire les nouveaux officiers. Avant la réunion qui eut lieu à l'église, les anciens officiers se réunirent à la résidence de M. Blais, président, pour reviser les livres et s'entendre au sujet de l'assemblée générale.

A 4 heures, la réunion s'ouvrit. Il y eut lecture des minutes de la dernière assemblée générale, après quoi M. Bélanger, directeur spirituel, adressa la parole. Puis, sur la demande du président, plusieurs jeunes gens non enrôlés dans le cercle donnèrent leur adhésion, et par un privilège spécial, ces nouveaux membres eurent l'autorisation du conseil de voter tout de suite.

Après avoir expliqué le but de l'assemblée, le secrétaire fit la lecture des constitutions et des règlements généraux. Puis vint l'élection au scrutin, qui donna le sésultat suivant:

Directeur, Rév. L. de G. Bélanger.

Président: M. Eusèbe J. Blais.

Vice-président: M. Alfred Brunelle.

Secrétaire: M. Marius Jetté.

Trésorier: M. Adélard Paul.

Commandant: M. Joseph Dumontet.

Gérant: M. William Kelly.

Le conseil pour 1913 était:

Directeur spirituel et fondateur: Rév. J.-E.-L. Lee.

Président: M. Eusèbe J. Blais.

Vice-président: M. Adélard Paul.

Secrétaire: M. Alfred Brunelle.

Trésorier: M. Wilfrid Laflèche.

Commandant: M. Edouard Gosselin.

Gérant: M. Adélar Lamoureux.

Nous présentons nos plus sincères remerciements à M. Blais, qui a bien voulu accepter de nouveau la présidence du Cercle. Merci des bonnes paroles d'encouragement de M. Bélanger, directeur spirituel du Cercle.

Espérons que l'année 1914 sera prospère sous la direction de M. Bélanger: car elle le fut certes pour le Cercle, sous l'habile, direction de son fondateur expérimenté, M. l'abbé Lee. Confiants dans l'avenir, forts des encouragements reçus, et avec l'appui du directeur, marchons d'un pas ferme vers le but qui nous est proposé dans notre devise: "In excelso agere".

Un membre.

SAINT-FRONT, SASK.

Il n'est plus possible à l'heure actuelle de lire un journal de langue française sans y apprendre que le Français n'a conscience ni de sa force ni de ses droits, ni de ses devoirs. C'est parce que nous pensons que ceci est une opinion erronée que nous vous envoyons ces quelques lignes.

Il apparait tout d'abord que si dans certaines provinces de l'Ouest l'élément français est opprimé ou tenu en échec, cela tient davantage à la dissémination de ses forces et par conséquent au manque d'unité de résistance qu'au manque de conscience à ses devoirs.

Que peuvent en effet quelques Français isolés au milieu de groupements anglais, sinon subir petit à petit l'influence de ces derniers et affaiblir ainsi les liens qui les unissent à leurs compatriotes.

Il ressort donc de ceci que nous avons le devoir impérieux de diriger l'émigration de nos compatriotes dans les paroisses françaises déjà formées. Il sera toujours possible de trouver des renseignements judicieux auprès des curés de nos paroisses. Pour la nôtre, notre curé, M. l'abbé Gamache, se fera un plaisir de leur procurer.

Je profite de l'occasion pour faire quelques observations sur un article paru à propos de notre groupement, que le souci de la vérité et des intérêts généraux de notre paroisse nous obligent à formuler.

Tout d'abord notre groupement a pour nom Saint-Front et non point Front tout court. (C'est une erreur bien pardonnable et qui prouve seulement un correspondant trop pressé). Peut-être à ce moment entendait-il déjà le son harmonieux de la grosse caisse et des tambours de basque de la soirée musicale! Oh! en ce cas, mille excuses.

Mais nous tenons à affirmer que notre groupe est exclusivement français et qu'autour de notre église, à 4 milles à la ronde, Français et Canadiens-français seuls se coudoient et essaient de faire sortir de la riche terre de leur paroisse les moissons rénumératrices qui serviront plus tard à l'enrichir et à l'embellir.

Quant aux Anglais, Allemands, Norvégiens et Américains, (c'est tout, je crois), dont parle votre correspondant, il avait oublié de dire qu'ils se trouvent de 8 à 15 milles du centre de notre place. (Il est bien négligent, ce garçon-là.)

C'est donc au moment où nous avons besoin de tout notre nombre et de toutes nos forces que nous vous disons: Français et Canadiens-français, unissons-nous. Que ceux qui veulent s'établir arrivent parmi nous. Là, non seulement ils trouveront de la riche terre, mais encore l'appui de nos compatriotes qui ont la même langue, la même foi et les mêmes droits à défendre et à conquérir. Nous disséminer c'est nous affaiblir, et nous affaiblir signifie pour nous la perte de ce qui nous est le plus cher: notre foi et notre langue.

En terminant, rappelons que des renseignements officiels nous annoncent la construction de la ligne du C. P. R. cette année. Quant à l'H. B. R. et le G. T. P. ils n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination un peu fiévreuse de votre correspondant. Peut-être a-t-il fait une erreur avec la ligne qui passe à une trentaine de milles?.. Oh! alors... Mon Dieu qu'il est négligent ce garçon-là.

A ce moment, David la Gamme se pencha à l'oreille de Munro et lui dit:

"Les voilà qui emportent les restes de votre fille, ne voulez-vous pas les suivre? et ne nous sera-t-il pas permis de prononcer au moins quelques paroles chrétiennes sur la tombe de cette pieuse enfant?" Munro eut un tremblement soudain, comme si la trompette du jugement dernier eût tout à coup retenti à ses oreilles; il jeta autour de lui, pour se rendre compte de ce qui se passait, un regard triste et inquiet, puis il se leva, et, se redressant dans sa haute taille, prit l'allure martiale d'un vieux soldat; ses amis l'entourèrent et suivirent avec lui le funèbre cortège. Le jeune officier français, dont nous avons déjà signalé l'arrivée dans la tribu des Delawares, vint aussi se joindre à eux; il parut également ému, sentant le poids de la douleur du malheureux commandant et partageant le chagrin que causait à tous la mort si violente et si prématurée de la malheureuse Cora.

La fille de Munro fut ensevelie sur le sommet d'une petite colline où un jeune et vigoureux bois de pins avait pris racine et fournissait une ombre épaisse, sombre et religieuse, lieu fort bien choisi pour le tombeau de la jeune étrangère. Arrivées dans l'endroit fixé, les jeunes Indiennes déposèrent leur fardeau; puis, avec cette patience qui caractérise leur race et la timidité de leur âge, elles attendirent. Ne leur fallait-il pas l'encouragement accoutumé qui, en de pareilles circonstances, était la récompense de leurs peines et le salaire d'efforts pénibles accomplis avec tant de zèle et de dévouement?

Le chasseur tout seul connaissait assez les coutumes de ces peuplades pour comprendre ce qu'il y avait à faire et pour être en mesure de l'exécuter; il s'avança donc un peu et dit en langue delaware, de façon à être entendu de toute l'assemblée:

"Mes filles ont bien fait en tout point: les hommes blancs les remercient du fond du coeur."

Il leur fallait ce témoignage d'approbation; aussitôt les jeunes filles, reprenant entre leurs bras le corps de l'innocente victime, le déposèrent dans une sorte de bière, faite avec beaucoup d'adresse d'écorces de bouleau; elles avaient su l'orner de fleurs sauvages, et lui donner je ne sais quelle apparence de grâce et de fraîcheur où se reconnaissaient toutes les délicatesses de leurs coeurs. Ensuite elles descendirent dans leur obscure et dernière demeure les restes de Cora; la fosse, selon l'usage indien, fut comblée non avec de la terre entassée, mais avec des branchages verts, des plantes odoriférantes et des fleurs. Cette dernière cérémonie fut accomplie, comme les autres, avec beaucoup de décence et de simplicité. Puis de nouveau les jeunes Delawares s'arrêtèrent, paraissant demander s'il convenait, ce triste et dernier devoir accompli, d'achever la cérémonie selon les rites de leur tribu; le chasseur s'avança alors une seconde fois vers elles et prit de nouveau la parole:

"Les jeunes femmes indiennes en ont fait assez, dit-il; elles savent bien que l'esprit d'un blanc n'a besoin ni de vêtement ni de nourriture."

Le chasseur se tourna vers David la Gamme, qui venait d'ouvrir son livre et qui se préparait à entonner un sang sacré; il ajouta:

"Je vais laisser parler celui qui connaît mieux que moi les usages chrétiens."

Les femmes delawares s'écartèrent un peu et se tinrent modestement à qeulque distance; tout à l'heure elles avaient rempli, avec convenance et dignité, le premier rôle dans cette triste scène; elles demeurèrent, avec le même tact, simples spectatrices, apportant la plus grande attention à l'achèvement de cette cérémonie. Aussi longtemps que durèrent les chants et les prières de David, elles ne donnèrent ni une marque de surprise ni un signe d'impatience. Elles écoutaient pieusement, comme si elles eussent entendu le sens des paroles sacrées, et elles montrèrent toute la douleur, toute l'espérance et la résignation dont le cantique du musicien était empreint.

Le grand et douloureux spectacle qui s'était déroulé sous ses yeux dans la journée avait sans doute inspiré le maître de chant, et son émotion secrète secondant ses efforts, il se surpassa lui-même. Jamais sa voix n'avait paru plus pleine et plus sonore; après les accents si plaintifs et si touchants des jeunes filles, son chant ne perdait rien à la comparaison; aussi termina-t-il son cantique comme il l'avait commencé, au milieu du silence le plus religieux et le plus solennel.

Quand David eut cessé de chanter, on eût pu remarquer que les regards de l'assemblée devenaient encore plus craintifs et plus inquiets; la contrainte que tous les assistants s'imposaient pour éviter tout bruit et tout mouvement parut plus attentive et plus soigneuse encore; cette attitude annonçait que le moment était venu où tous attendaient que le père de la jeune fille prît à son tour la parole. Munro, si accâblé qu'il fût, le comprit, et, faisant sur lui le plus grand effort que puisse tenter la nature humaine, il se décida à parler. Il releva sa tête couverte de cheveux blancs, prit un maintien ferme, et regarda la foule immobile qui se pressait autour de lui. Alors, après avoir fait signe au chasseur d'écouter attentivement ses paroles, il s'exprima en ces termes:

"Voulez-vous dire à ces jeunes filles, qui viennent de montrer tant de douceur et de bonté, qu'un malheureux vieillard, brisé par la souffrance, les remercie du fond de son coeur! Dites-leur que l'Etre suprême, auquel nous rendons nos adorations, leur tiendra compte de leur charité; peut-être un jour leurs yeux s'ouvrirons-ils à la lumière de l'Evangile, et les retrouverons-nous aux pieds de l'Eternel!"

Le vieux chasseur écouta attentivement les paroles que Munro prononça d'une voix tremblante; mais, lorsque le malheureux père eut fini, il branla la tête. Pour lui ce souhait ne pouvait se réaliser; les Indiens et les blancs ne lui semblaient point devoir rien avoir de commun au delà du temps présent. Il avait depuis longtemps des idées fort arrêtées sur ce sujet, et doutait fort qu'un sauvage pût jamais se convertir à la religion chrétienne. Il n'était pas grand clerc, et son autorité en pareille matière était plus que douteuse; il murmura pourtant à voix basse, formulant ainsi son opinion:

"Elles ne sauraient entendre un pareil langage! Autant vaudrait leur dire que le neige ne tombe point en hiver ou que le soleil ne brille point en été, ou qu'il n'a jamais plus de force que lorsque les arbres sont dépouillés de leurs feuilles."

Il se tourna néanmoins du côté des femmes indiennes, et il se chargea d'exprimer la reconnaissance de Munro dans des termes qui lui parurent plus appropriés à l'intelligence de ces auditeurs et plus en rapport avec leurs croyances. Munro ne put soupçonner qu'Oeil-de-Faucon avait dénaturé ses paroles; d'ailleurs, cédant à son chagrin et comme accablé de l'effort qu'il venait de s'imposer, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et s'enfonça de nouveau dans ses sombres et douloureuses préoccupations. Durant ce temps, les guerriers de la tribu avaient rendu les derniers honneurs aux restes du Cerf-Agile. Il ne fut point déposé dans la terre; cette tribu des Delawares, alors errante à tout hasard, attendait l'heure de rentrer dans le pays de ses pères, et la dépouille d'Uncas devait être un jour transportée aux lieux où avait été le berceau de la famille du Mohican. Enfermé dans des bandes d'écorce, lié et défendu contre l'agression des fauves, il fut placé à l'ombre d'un petit bouquet de sapins qui croissait à l'entrée du camp. Lorsque ces cérémonies furent terminées, tous les regards se portèrent vers Chingachgook; le malheureux père, devinant les désirs du peuple, releva la tête, promena un regard assuré sur la foule, et prononça cette fois d'une façon nette et ferme les paroles suivantes:

Pourquoi pleurer? et pourquoi être tristes! Un jeune guerrier est allé chasser dans les bois bienheureux; il a fourni sa carrière avec honneur; il était bon, il était brave. Pourquoi verser des larmes! Pour moi, je ne suis plus qu'un tronc desséché, dépoillé de ses racines et de ses rameaux. Ma race a disparu des bords du grand lac salé, on ne la retrouve plus au milieu des Delawares; mais qui nous accusera d'avoir un jour oublié la sagesse? Je suis seul...

—Non, non, sagamore, s'écria Oeil-de-Faucon, vous n'êtes pas seul: notre couleur n'est pas la même, mais Dieu nous a placés sur la même route, nous ferons ensemble le reste du voyage. L'enfant nous a quittés pour quelque temps; je n'oublierai pas non plus le Cerf-Agile, qui a si vaillamment marché à mes côtés dans le sentier de la guerre, et si souvent reposé auprès de moi dans la paix. Non, non, sagamore, vous n'êtes pas seul!"

Les deux fiers guerriers se serrèrent la main; ils s'inclinèrent l'un vers l'autre au-dessus du corps de leur enfant, et de grosses larmes roulèrent de leurs yeux et tombèrent sur la bière.

L'officier français vint alors rappeler à Munro qu'il était temps de s'éloigner. Heyward alla prendre dans une cabane, où elle était restée aux soins de quelques jeunes filles, la triste et défaillante Alice; puis, après de courts et touchants adieux, ils s'éloignèrent ainsi que le pauvre musicien.

Oeil-de-Faucon resta avec le sagamore dans la tribu des Delawares; il faisait de lointaines expéditions, mais revenait toujours aux lieux où le corps d'Uncas avait été déposé. Longtemps il servit de trait d'union entre les blancs et les Indiens. C'est ainsi que ceux-ci apprirent la mort de Munro, qui ne put survivre à la perte de sa fille aînée, et plus tard l'union d'Heyward et d'Alice.

Après le départ des blancs, le tamenund, resté à deux pas de la sépulture d'Uncas, éleva la voix pour disperser la multitude:

"Allez, enfants des Lenapes, allez! La colère du Manitou n'est point apaisée. Le tamenund n'a plus rien à attendre. Les blancs triomphent, et l'heure des Peaux-Rouges n'est pas encore venue. Ma vie a été trop longue. J'ai vu à mon aurore les fils d'Unamis heureux et forts; maintenant, avant même que ma nuit soit arrivée, je viens de voir mourir le dernier de la race antique des Mohicans!"

Fin.

LE DEUXIEME COMBAT DE VERA CRUZ

Les Américains sont complètement maitres de la ville. —Un grand nombre d'habitants on fait le coup de feu.

Washington, 22.—La Maison Blanche a communiqué le bulletin suivant:

"Des dépêches reçues du consul Canada à Vera Cruz, à 1 h. 10 de l'après-midi, annoncent que les forces américaines sont maintenant complètement maîtresses de la ville; que les Américains n'ont subi aucune perte; le feu à presque complètement cessé; on n'entend qu'un coup de fusil de temps à autre. Les étrangers n'ont pas été inquiétés."

Une dépêche du consul Canada reçue à 11 h. 45 du matin disait:

"J'ai fait dire à tous les propriétaires d'hôtels de rouvrir leurs établissements qui recevront toute la protection désirable. L'immeuble des douanes, bureaux et entrepôts sont en feu mais l'incendie est sur le point d'être éteint. Je suis informé que les troupes américaines ont reçu l'ordre d'avancer et de prendre possession de la ville. Je suis informé aussi que les deux premiers trains transportant des réfugiés américains sont arrivés de Mexico avant le commencement du combat, hier matin. Le troisième train est en route, mais on ne sait pas exactement où il se trouve.

"Le major Catlin, avec trois cents soldats d'infanterie de marine, a débarqué pour se joindre au capitaine Neville et le total des troupes à terre atteint trois mille hommes. Ces troupes sont maintenant au centre de la ville. Je pense qu'on cessera de se battre d'ici une heure."

Une autre dépêche du consul était ainsi conçue:

"Le feu a commencé au point du jour. Les navires bombardent la partie sud de la ville. Un détachement important de troupes a débarqué avant le jour.

"Des copies de la proclamation du contre-amiral Badger requérant la coopération du maire et de l'autorité municipale pour le rétablissement et le maintien de l'ordre ont été distribuées mais il m'a été impossible de me mettre en communication avec les autorités.

"Les forces d'infanterie de marine du vapeur "Butler" ont débarqué à Tampico. Je pense que le calme sera bientôt rétabli en ville.

"Le nombre des Mexicains tués et blessés était hier soir de cent cinquante approximativement.

"Les navires qui sont à Vera Cruz sont les cuirassés "Florida", "Utah", "Arkansas", "Vermont", "New-Hampshire", "New-Jersey", "South-Carolina", le transport "Prairie" et le navire "Orion". Le transport "Hancock" approche avec un détachement d'infanterie de marine."

* * *

Washington, 22, soir.—La Maison Blanche communique le bulletin suivant: "Une dépêche reçue à 4 heures 30 de l'après-midi du consul Canada à Vera Cruz dit qu'à 2 heures de l'après-midi la ville était parfaitement calme et que les troupes américaines faisaient la police. Il a demandé que l'hôpital San Sebastien soit mis à la disposition du chef du service de santé américain qui y organiserait le service avec un personnel de docteurs et d'infirmières mexicains. Il a été aussitôt fait droit à cette demande.

"Le consul a appris que tous les Américains descendus à l'hôtel Diligencias et qui s'y trouvaient pendant que l'on se battait, sont sains et saufs et vont s'embarquer à bord de "l'Esperanza".

"Il a été impossible jusqu'ici au consul Canada de se mettre en communication avec l'ambassade américaine à Mexico.

* * *

Vera Cruz, 22.—Au cours d'une conférence entre les contre-amiraux Badger et Fletcher, à bord de "l'Arkansas", il a été décidé ce matin d'occuper complètement Vera Cruz.

Le contre-amiral Badger a fait préparer un détachement de 2,700 soldats de l'infanterie de marine et matelots et avant le lever du jour ce détachement avait débarqué.

Quand les embarcations s'approchèrent vers 4 heures du matin des coups de feu isolés furent tirés de divers points. Des Mexicains postés sur les toits des maisons dans le centre de la ville pouvaient tirer sur les troupes prêtes à débarquer.

Le général Gustavo Maas, commandant de la garnison de Vera Cruz, a quitté la ville en voiture hier vers midi, une demi-heure après le débarquement des premiers soldats américains. Sa famille le suivit dans une autre voiture.

On dit que quatre des vingt et un Américains blessés hier sont dans un état grave.

Parmi les Mexicains qui on reçu les troupes de débarquement à coups de fusil se trouvait un grand nombre d'habitants de Vera Cruz.

* * *

Vera Cruz, 22, soir.—Les Américains ont perdu un soldat d'infanterie de marine, R. Percy, mortellement blessé, et cinq autres blessés.

* * *

Galveston, 22.—Une information reçue par câble dit que le transport "Prairie" a tiré douze coups de canon avec une pièce de cinq pouces sur l'école des cadets de la marine, qui tiraient sur les Américains malgré plusieurs avertissements et avaient blessé plusieurs hommes. L'école a été en partie démolie.



Winston Churchill et Lloyd George, les deux chefs du radicalisme anglais et deux des principaux leaders de la bataille pour le Home Rule et contre la Chambre des Lords. A gauche, Churchill; à droite, Lloyd George. Ces deux politiciens sont relativement jeunes et la disparition des vieux chefs du parti libéral fera tôt d'eux les leaders du parti le plus radical qu'aura connu la Grande Bretagne. Ils se font très souvent remarquer par l'acrimonie et l'audace de leurs discours. Ils versent facilement dans la démagogie et l'appel aux préjugés.

NOS DROITS ET NOS LIBERTES

Mgr Langevin félicite "Le Devoir" et son directeur de leur patriotisme et de leur dévouement à l'Eglise

Montréal, 22.—La conférence donnée, hier soir, sous les auspices du "Devoir", au Monument National, devant une salle comble, par le R. P. VanOost, missionnaire en Mongolie, a été interressante à un double point de vue: d'abord par le récit des moeurs étranges de ces peuples païens, où le christianisme, par ses apôtres infatigables, va porter la lumière et l'espérance, et ensuite par la patriotique allocution de Mgr Langevin qui, à la fin de la soirée, fut invité à prendre la parole.

L'évêque de Saint-Boniface, après avoir remrcié le P. Van Oost, dit:

En écoutant le Père Van Oost chanter le patriotisme des Mongols, en l'entendant rappeler l'amour que le Mongol, si misérable, porte à son pays si triste, je songeais que nous pourrions prendre de ce malheureux peuple des leçons de patriotisme. Eh quoi! nous possédons l'un des plus beaux pays du monde, des traditions glorieuses, nous appartenons à une race grande entre toutes, nous vivons à l'ombre d'un drapeau qui ne protège que les gens qui se tiennent debout, et trop souvent nous ne savons pas avoir la fierté de tout cela, ni la conscience de notre propre dignité. Sachons donc prendre des leçons de virilité nationale pour assurer partout le respect de notre droit et la conquête de nos libertés.

Et parfois, continue l'orateur, dont la voix se nuance de tristesse, au spectacle de nos droits violés, de cette question scolaire qui me tient si vivement au coeur, non réglée, j'ai été tenté d'épingler au drapeau britannique un crêpe. Nous avons perdu du terrain depuis vingt ans, nous avons reculé, et il importe, pour notre honneur et pour notre salut, que nous réagissions énergiquement.

A cette oeuvre de réaction, à cet éveil de la conscience nationale, le "Devoir" et son directeur ont largement contribué, et je suis heureux ce soir—patriote, citoyen et archevêque—de leur en rendre témoignage. Je connais les Anglais, je sais qu'ils ont le respect des gens qui savent se tenir debout. M. Bourassa leur a parlé d'homme à homme, les yeux dans les yeux, il a su leur dire leurs vérités et réclamer justice. Personne n'a plus fait pour inspirer aux Anglais le respect des Canadiens-français. Personne n'a plus fait non plus pour réveiller les énergies françaises.

Nous comprenons que cette prédication d'énergie et de liberté ne plaise point à ceux qui n'ont pas les mains libres, à ceux dont les lèvres sont cousues, comme la femme chinoise dont parlait tout à l'heure le P. Van Oost, mais nous ne sommes pas de ceux-là.

L'auditoire, debout, fit au grand archevêque de l'Ouest une longue ovation.

M. Bourassa, acclamé par la foule, dit d'une voix émue: Le témoignage que vous avez daigné nous apporter, monseigneur, nous fera ignorer de basses et ignobles calomnies; il nous aidera à poursuivre notre route courageusement et sans défaillance, quoi qu'il arrive et quels que soient les obstacles du chemin.

La séance était présidée par M. A.-N. Montpetit.

TRIBUNE LIBRE

Norwood, 13 avril 1914.

Monsieur le rédacteur
de la *Liberté*

C'est comme catholique et français que je vous prie d'insérer cette lettre dans la *Liberté*.

Je fus très surpris hier, de voir un bon nombre de musiciens catholiques, canadiens et français, assistant à la messe à la cathédrale alors que l'orchestre accompagnant les choeurs était en majeure partie composée de protestants et juifs anglais. Il me semble pourtant que ce serait mieux la place de catholiques que celle des étrangers.

Alors que nous musiciens canadiens et français ne trouvons de travail dans un orchestre étranger que si nul anglais ou juif ne se présente et ne gardons nos places que tant qu'un étranger ne viendra pas la solliciter du chef d'orchestre; nous aurions droit d'espérer trouver un appui chez nos compatriotes et nos frères. Nous avons à subir bien des affronts, des plaisanteries grossières sur notre religion et notre pays, nous voudrions une compensation, pourquoi donc ne pas nous laisser jouer dans le sanctuaire où repose notre Dieu? Là au moins nous ne serons pas insulté. De plus, jamais un musicien ne joue aussi bien que lorsqu'il joue à l'église, car il comprend cette musique divine, il semble que Notre Seigneur prête attentivement l'oreille, qu'Il écoute cette mélodie et c'est toute l'âme du musicien catholique qui se révèle là, tandis que les protestants ou juifs viennent là comme ils iraient jouer à un bal ou à un pique-nique, font sortir de leurs instruments des sons plus ou moins mélodieux où l'on cherche en vain une trace de sentiment.

Pourquoi donc nous les préférer, ces profanes? Il y a beaucoup de musiciens catholiques canadiens et français à Saint-Boniface, tant professionnels qu'amateurs, et plusieurs d'entre eux avaient gracieusement offert de prêter leur concours le jour de Pâques: on les a refusé, on préférait des étrangers.

Au nom des musiciens catholiques de la paroisse je désirerais avoir l'explication de cette façon d'agir.

Jean Crèvecoeur,
Norwood.

BUXTON REMIS EN LIBERTE

On lui avait promis l'immunité s'il témoignait contre ses complices.

Les autorités judiciaires du Manitoba ont, jeudi après-midi, remis en liberté John X. Buxton, le principal témoin de la couronne dans l'affaire Reid-Hagel-Krafchenko. Buxton avait joué un rôle premier dans l'évasion de Krafchenko à son propre témoignage. Immédiatement après sa mise en liberté, Buxton prit le train de cinq heures pour filer aux Etats-Unis. A Noyes, Minnesota, l'inspecteur d'immigration Frink se saisit de sa personne et Buxton, considéré comme "non désirable", dut revenir le soir même à Winnipeg.

Il comparaîtra, croit-on, devant un comité spécial au comité d'Immigration des Etats-Unis et devra fournir les preuves de sa citoyenneté américaine. Cela lui donnerait le droit d'entrer aux Etats-Unis.

Buxton était emprisonné depuis trois mois. En dépit de sa participation avouée à l'évasion de Krafchenko, aucune plainte ne fut logée contre lui. Ses complices Hagel et Reid sont aujourd'hui au pénitencier de Stony Mountain, le premier pour trois ans et le second pour sept ans.

Un profond silence a toujours entouré le sort réservé à Buxton. Tout portait à croire qu'on avait promis à Buxton l'immunité s'il témoignait contre ses complices. D'un autre côté, on assurait que dès sa mise en liberté de nouveiles plaintes seraient logées contre lui.

Les derniers événements justifient ceux qui prétendaient qu'on avait promis au dénonciateur l'immunité totale.

La Couronne a refusé de procéder avec la plainte d'incitation au vol et de recel faite contre Buxton par R. Paterson de la maison Ashdown.

L'avocat de la poursuite a vainement protesté contre la conduite de la couronne.

OTTAWA

Ottawa, 27.—Les deux élections des commissaires pour écoles séparées se sont terminées par la victoire du docteur Freeland et de M. Cain. Tous deux s'opposaient à la séparation en commission anglaise et française et aux règlements persécuteurs du gouvernement Whitney.

Le docteur Freeland, dans une élection précédente, avait été vaincu par M. Henderson. Les tribunaux annulèrent cette élection.

A la reprise, le docteur Freeland a été élu par une forte majorité.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOTHEQUE CANADIENNE

Le premier volume de cette série, qui a pour objet de répandre la littérature canadienne, vient de paraître. Il contient un récit captivant, relatant les aventures d'un Canadien, pris de la fièvre de l'or, qui part pour chercher fortune dans les *placers* de la Californie et qui la trouve plus facilement dans la culture maraîchère. Cette nouvelle est due à la plume de M. A.-N. Montpetit

Le volume contient encore une légende: *Le Lac de Beloeil*, et autres matières intéressantes. Le prix en est à la portée de tous: 5 centins l'exemplaire. Edité par l'Imprimerie Bilaudeau, 71 rue des Commissaires, Montréal.

CONCOURS LITTERAIRE

La *Bibliothèque Canadienne* est non seulement une entreprise de vulgarisation, mais aussi une voie ouverte à ceux qui ont des loisirs et qui veulent les employer à écrire. Un premier concours est ouvert pour un récit canadien inédit de 25 pages environ et sera fermé vers le 15 mai prochain. Trois prix au montant de $50.00 sont offerts.

Le reflet est pour les couleurs ce que l'écho est pour les sons.

LES AMERICAINS A VERA CRUZ

Les Mexicains les laissent débarquer sans resister.—Après la saisie des douanes ils tirent les premiers coups de feu.—Postés sur les maisons ils résistent pendant plusieurs heures.—Quatre tués et vingt blessés parmi les Américains

Washington, 21.—M. Daniels, secrétaire de la marine, a fait publier la dépêche suivante, reçue de l'amiral Fletcher à 6 heures du soir:

"Mardi, les soldats d'infanterie de marine et les marins ont débarqué des cuirassés "Utah", "Floride" et du bateau transport "Prairie" et se sont emparés des bâtiments de la douane.

Les soldats mexicains ne se sont pas opposés à leur débarquement, mais ont ouvert le feu après que nous nous fûme semparés des bâtiments de la douane.

Le "Prairie" a bombardé les Mexicains et a réussi à les chasser de leurs positions. Les Mexicains continuèrent le feu dans les rues de la ville et du haut des maisons, mais de façon irrégulière. Nous nous nous fûmes emparés des bâtiments de la douane et de la partie de la ville située dans le voisinage et des consulats.

"Nous avons eu quatre morts et vingt blessés."

"Au moment où cette dépêche était envoyée, MM. Daniels et Garrisson, quittaient la Maison Blanche où ils avaient été en conférence avec le président Wilson.

—J'espère que tout est fini, fit M. Garrison.

"Je pense qu'ils ont fait feu en se retirant pour sauver les apparences. Je ne m'attends à rien de plus.

Washington, 21, soir.—Une dépêche de l'amiral Fletcher, datée de 4 heures après-midi, reçue ici à 7 h. 29, annonce que la fusillade continue d'une manière intermittente. Il dit qu'il occupe la partie de Vera Cruz avoisinant la gare, les douanes et le consulat des Etats-Unis. Il annonce, en outre, que tout le matériel roulant du chemin de fer est intact.

Le contre-amiral Fletcher a prévenu le général Maas qu'il devait ordonner à ses hommes de cesser le feu, sans quoi l'escadre américaine tirerait sur la ville avec sa grosse artillerie.

* * *

Vera-Cruz, 21.—Les Américains ont pris Vera-Cruz. Plusieurs soldats ont été tués et un grand nombre ont été blessssés.

Les Mexicains, qui étaient commandés par le général Maas, se sont battus avec courage.

Le général Maas a ouvert le feu le prèmier en faisant comprendre aux Américains que les Mexicains ne leur permettraient pas d'occuper la ville sans résistance.

Il n'y avait pas une demi-heure que les soldats d'infanterie de marine avaient quitté le bateau transport "Prairie" qu'ils débarquaient à Vera-Cruz.

Les habitants qui étaient près du port, en voyant que les Mexicains ne s'apprêtaient pas à résister et n'empêchaient pas à l'ennemi de prendre ses positions, ne purent s'empêcher de rire et, au moment où un péon mexicain qui s'était avancé pour mieux voir et s'écrier: "Vive le Mexique!" de sourdes protestations se firent entendre du côté des assaillants. Mais ce commencement d'accalmie ne fut pas le signal de la soumission.

Quelques coups de feu furent tirés après quelques minutes, qui furent suivis d'une décharge mieux nourrie; aussi, les curieux qui parcouraient les rues ne s'éloignèrent pas, pensant que cela était une simple démonstration de résistance.

Mais après un autre arrêt, la lutte commença et les Mexicains continuèrent à opposer une sérieuse résistance aux Américains, bien que la meilleure partie des soldats mexicains sembla prête à abandonner la lutte.

Les coups de feu étaient tirès surtout du haut des maisons et ceux qui y étaient postés n'avaient que le choix ou de continner le feu ou de se rendre.

Les canons du "Prairie" ont aidé le détachement de débarquement. Vers le soir, le combat continuait encore, mais sans méthode, les coups de feu partant du haut des maisons de divers côtés. Il n'y avait pas de résistance organisée.

Enfin, les Mexicains ont évacué la ville.

* * *

Vera Cruz, 21, soir.—Le contre-amiral Badger, commandant de flotte de l'Atlantique, est arrivé ici avec cinq navires de l'escadre des Etats-Unis.

* * *

Galveston (Texas), 21.—Les dépêches reçues du télégraphe confirment la dépêche de Washington disant que les soldats de l'infanterie de marine se sont emparés des bureaux du télégraphe et des bâtiments de la douane, à Vera-Cruz et que quatre soldats ont été tués et vingt autres blessés.

On a fait savoir, de Vera-Cruz, que cette dépêche officielle avait été envoyée à Washington par M. Canada, consul américain.

Les quatre hommes qui ont été tués sont:

Le patron d'une chaloupe, un un caporal et deux soldats.

Plus de deux cents Mexicains ont été tués, dit une dépêche reçue ici.

* * *

Washington, 21.—L'ordre a été envoyé ce matin au contre-amiral Fletcher de saisir la douane de Vera-Cruz afin d'empêcher l'envoi à Mexico d'une cargaison importante d'armes et de munitions destinées au président Huerta et dont le déchargement était imminent.

L'ordre ne stipulait pas l'heure à laquelle le port devait être saisi, mais il laissait à l'amiral le soin de choisir le moment opportun pour empêcher le président Huerta de prendre possession de plusieurs millions de cartouches et de 200 canons de campagne sur le point d'être déchargés d'un navire allemand.

Dans les milieux officiels, on croit que le général Huerta a voulu, par sa dernière attitude, gagner du temps afin de recevoir la grosse cargaison d'armes et de munitions que l'amiral Fletcher a reçu l'ordre d'arrêter. Comme il n'y a pas encore de blocus, les forces américaines ne peuvent saisir la cargaison qu'après son débarquement.

Le secrétaire Daniels annonce, ce soir, que le contre-amiral Mayo, à bord du vaisseau amiral "Connecticut", a quitté Tampico et se dirige vers Vera-Cruz avec les autres navires placés sous son commandement. Ordre a été donné au contre-amiral Badger de se rendre avec sa flotte, à Vera-Cruz.

* * *

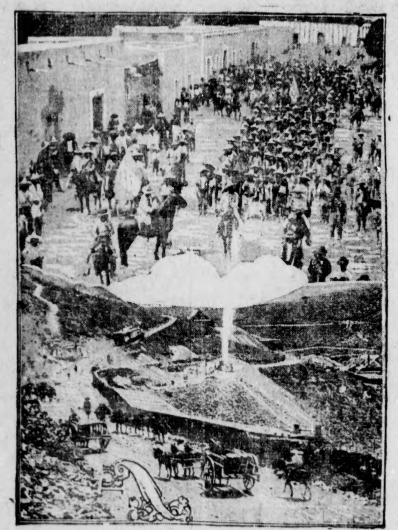
Washington, 21.—On a averti le gouvernement que des torpilles dormantes avaient été placées dans le port de Tampico, pour faire sauter les navires de guerre américains.

Cette information a été reçue de Londres et a été communiquée immédiatement à la flotte.

* * *

Washington, 21.—Le major-général Barnett, commandant les troupes d'infanterie de marine, a donné l'ordre à un autre régiment d'infanterie de marine de se rassembler à Philadelphie pour être ensuite dirigé sur le Mexique. Les divers détachements devant constituer ce régiment seront actuellement répartis dans différents postes des côtes de l'Atlantique.

Le secrétaire de la marine Daniels a ordonné le nolisement du paquebot "Moro-Castle", actuellement à New-York, qui servira au transport de ce régiment pour les eaux mexicaines.



Après une longue résistance Torréon, ville mexicaine, est tombée aux mains du chef de bandits Villa. De part et d'autre, les pertes ont été très élevées. Une forte garnison défendait la ville pour le compte de Huerta, président du Mexique.

La partie supérieure de la gravure montre les troupes de Villa dans leur marche sur Torréon. Ce chef de bandit dispose d'une assez forte armée. La partie inférieure de la gravure permet de juger de la difficulté des routes de ce pays, tracées à travers les montagnes. Elles favorisent la guerre d'embuscades et de surprises.

DES FUSILS ET DES MUNITIONS SONT DEBARQUES EN ULSTER

Le premier ministre Asquith déclare que cet acte ne passera pas impuni. L'Ulster devra obéir.

Belfast, 25.—L'incident le plus sensationnel de la résistance de l'Ulster au Home Rule et qui ne peut être appelé autrement qu'un acte de rébellion a eu lieu hier soir ou de bonne heure ce matin. C'est l'entrée en Ulster de 25,000 fusils Mauser et de plus de 200,000 rondes de munitions. Tous ce matériel de guerre a été débarqué sur quatre ou cinq points de l'Ulster, à moins de trente milles d'ici.

Les douaniers, les surveillants et même la police ne purent intervenir car ils furent pris par surprise et reçurent des rbelles l'ordre de ne pas quitter leurs casernes.

200 automobiles ont distribué les armes et les munitions dans tout l'Ulster. Dès neuf heures ce matin, tout était terminé.

Londres, 27.—Le parlement a dede nouveau discuté la situation de l'Ulster encore plus tendue par l'entrée en contrebande d'armes et de munitions pour les rebeles. Le premier ministre discutant la conduite des rebelles a déclaré qu'elle ne demeurerait pas impunie. Le gouvernement prendra les moyens nécessaires pour faire respecter son autorité.

* * *

Londres, 28.—On dit couramment que le gouvernement a fait émettre des mandats pour l'arrestation de Carson et de Craig, les chefs les plus actifs de l'Ulster. Le cabinet doit siéger aujourd'hui et prendre une décision finale. Les adversaire du Home Rule ont semé des espions un peu partout et ont des complices dans tous les rangs.

Les scènes que représentent ces gravures se passent dans l'Ulster où les rebelles sous la direction de Carson et d'anciens officiers de l'armée anglaise s'exercent au maniement des armes et se préparent à la guerre civile, à la résistance aux ordres du parlement et de la majorité de la nation.

En haut, on peut voir un régiment de rebelles dans un combat simulé. En bas, une compagnie de futurs combattants se préparent à traverser un pont improvisé sur une petite rivière.

ST-BONIFACE

Parmi les candidatures aux sièges 3 et 4 à Saint-Vital se trouvent celles de MM. Simon St-Germain, Jules H. Major, Joseph Riel et H. Vermette.

* * *

La compagnie Cusson a obtenu de Transcona un important contrat de $22,722 pour 14 milles de trottoirs.

* * *

Guilbault et Cie ont obtenu le contrat pour le pavage de 17 rues latérales à Saint-Vital. Le montant en est de $57,412.34.

* * *

M. l'abbé Lambert a chanté sa première grand'messe. Il était assisté de l'abbé Deslandes comme diacre et de l'abbé Picot comme sous-diacre. Mgr Béliveau assistait au trône et prononça un éloquent sermon sur la dignité de la prêtrise.

* * *

Les permis de construction pour le 23 avril ont été: Ch. Vampoulle, avenue Provencher, un garage, $150; George Gunn, rue Goulet, une annexe à sa maison, $450.

* * *

On annonce que les Soeurs Grises se proposent de construire sur leur ferme une belle maison de retraite pour les vieillards.

* * *

Mgr Mathieu, évêque de Régina, était de passage à l'archevêché, en route pour Rome où il va faire son voyage ad lumina. Son secrétaire, M. l'abbé Marois, l'accompagne.

* * *

Le R. P. Teasdale s.j., professeur de littérature au collège de Saint-Boniface, nous quittera vendredi pour aller professer au Sault Récollet, Montréal.

Il est rumeur que l'Académie Saint-Joseph se propose déjà de s'agrandir. On construirait une aile qui permettrait de recevoir 500 élèves.

* * *

La retraite des Soeurs Grises à la Maison Vicariale a commencé hier. Elle se terminera le 6 mai. La moitié des religieuses y prennent part. Aucun visiteur n'est admis durant cette retraite.

* * *

BAPTEMES

Gabrielle Joie, fille de Joseph Joie et de Eléonore Mean.

Blanche-Dora-Alphonsine-Marie Soulier, fille de Arsène Soulier et de Eléonore Ranchaux. Parrain, Alphonse Soulier; marraine Marie Soulier, représentée par Marie Roussel.

Joseph-Noël-Raymond Milord, fils de Saül Milord et de Mary Gaughan. Parrain, Louis-Alfred Delorme; marraine, Noëlla Milord.

Robert-Jérome-Isidore Ste-Marie, fils de Alfred Ste-Marie et de Anna Harrison. Parrain, Joseph-Isidore Ste-Marie; marraine, Obéline Fortin.

Violet-Atchison Stokoer, fille de Georges Stokoer et de Annie Wharton. Parrain, James Croan, représenté par Rév. Joseph Gagnon; marraine, Catherine-Magdalena Keller.

Marie-Mélina-Cécile-Yvonne Maher, fille de Gustave Maher et de Géhovanna Lamontagne. Parrain, Dr Charles Lemaître-Auger, représenté par Joseph-Ernest Cyr; Marraine, Mélina Senez.

MARIAGES

Albert Leclerc, fils de Xavier Leclerc et de Marguerite McCarthy de cette paroisse, avec Aurore Lamoureux, fille de Hormisdas Lamoureux et de feue Marie Dirigé de Laplante, de Saint-Pierre, Man.

Camile Vandendriessche, fils de Adolphe Vandendrissche et de Julie Steyard, de Lostcamp, Belgique, avec Léonie Verluge, fille de Jacob Verleye et de Rosalie Suauvreat, de Jabbeke, Belgique.

SEPULTURES

Marie-Anne Lambert, épouse de Philippe Coutu, décédée à Saint-Boniface à l'âge de trente-deux ans.

Rose Vaillancourt, décédée à l'Hospice Taché à l'âge de cinq ans, cinq mois et vingt-trois jours.

ELECTIONS EN FRANCE

Les radicaux triomphent de nouveau.

Paris, 27.—A 4.30 ce matin on connaissait les résultats dans 440 divisions. Dans 184, il y aura ballottage. Tout indique que la composition de la chambre ne sera guère modifiée.

2,902 candidats briguaient les suffrages à 602 sièges. 350 se retirèrent durant les derniers jours de la lutte. 650 avocats étaient candidats.

Caillaux a été réélu à une forte majorité. Le "Figaro", dont le directeur était assassiné il y a quelque temps par la femme de Caillaux déclare que cette réélection est une disgrâce pour la France.

Thalamas, l'insulteur de Jeanne d'Arc qui félicita la femme de Caillaux d'avoir assassiné Calmette, a été défait. Jean Richepin, de l'Académie Française, a subi le même sort.

Presque tous les chefs radicaux ont été réélus.

LE FRANCAIS AU NOUVEAU BRUNSWICK

Pour la première fois, on y prononce un discours en français.

Les dernières accusations portées par M. Dugal, membre de l'opposition libérale au Nouveau-Brunswick contre le premier ministre Flemming, ont donné lieu à une fière et efficace affirmation des droits de la langue française.

Comme toujours, le télégraphe a gardé là-dessus, tout comme sur les frasques des élèves de l'école Kelvin, un prudent silence.

* * *

M. Dugal voulait parler français et il le fit. C'était innover, c'était créer à notre langue un droit de cité à la législature du Nouveau-Brunswick.

Ce n'est pas sans opposition que M. Dugal put accomplir cette revendication en acte de nos droits.

Il demanda à l'orateur s'il pouvait parler français. Sa volonté de le faire semblait nettement arrêtée. Après consultation avec le premier ministre, l'orateur décida que M. Dugal ne pouvait pas se servir de sa langue.

A peine l'orateur avait-il donné sa décision qu'un député anglais, M. Stewart, se levait et réclamait vigoureusement le droit de la langue française à se faire entendre. Le président de la chambre consulta de nouveau le premier ministre. Aux applaudissements de toute la chambre ce dernier déclara que M. Dugal avait droit de parler sa langue dans l'enceinte législative.

M. Dugal reprit en français son discours commencé en français.

* * *

Bel exemple qu'à tous points de vue l'on souhaiterait voir suivi par d'autres corps de législateurs.

LE CONGRES D'EDMONTON

Il promet d'être un succès. On s'y prépare avec ardeur.

Le Congrès annuel des Canadiens de langue française de la Province d'Alberta aura lieu à Edmonton les 8, 9 et 10 juin prochain et promet déjà d'être encore cette fois un événement considérable. Déjà plusieurs évêques, ministres, sénateurs et délégués des différentes provinces canadiennes ont promis d'y prendre part. D'autre part, le fait que les Canadiens-français sont maintenant représentés dans le Gouvernement provincial par l'honorable Wilfrid Gariépy, le brillant ministre des Municipalités ajoute, semble-t-il, à l'entrain avec lequel nos compatriotes albertains se préparent à se réunir dans leur capitale. Les journaux français de l'Alberta sont remplis de convocations de comités, et une grande assemblée préliminaire sera tenue à Edmonton le 10 mai. Cette réunion annuelle de délégués de tous les centres ruraux de l'Alberta présente au visiteur un intérêt plus qu'ordinaire, et tous ceux de nos compatriotes qui pourraient faire le voyage ne devraient pas manquer cette occasion exceptionnelle d'acquérir une connaissance plus complète de nos grandes provinces agricoles de l'Ouest.

Les ailes du papillon sont des feuilles colorées qui le soutiennent sur les fleurs.